CITÉ NOUVELLE

REVUE CATHOLIQUE D'ETUDE ET D'ACTION

25 JANVIER 1941

●

EDITIONS PAYS DE FRANCE

BIMENSUELLE

N° 2

DIRECTION-RÉDACTION

" Pays de France ", 39, rue de Sèze, Lyon-6e

Téléphone : Lalande 30.29

Administration :

Pour le règlement des abonnements et toutes questions intéressant l'**Administration** de la **Revue**, adresser correspondance, mandats ou chèques postaux à :

M. Lucien KELLER, Maison Saint-Bernard
ISSOUDUN (Indre)
Chèque Postal Lyon 904.40

CONDITIONS D'ABONNEMENT

France . . . le Numéro : **10** francs	Un an :	**150**	francs
	6 mois :	**80**	—
	3 mois :	**40**	—
Pays à 1/2 tarif, le Numéro : **11** francs	Un an :	**180**	francs
	6 mois :	**96**	—
	3 mois :	**48**	—
Tarif postal plein, le numéro : **12** francs	Un an :	**225**	francs
	6 mois :	**120**	—
	3 mois :	**60**	—

Les Editions " Pays de France " seraient reconnaissantes aux abonnés aux " ETUDES ", résidant autrefois en zone occupée mais actuellement en zone libre de faire connaître leur nouvelle adresse à l'Administration.

LE PAPE, LA GUERRE ET LA PAIX

Allocution de Noël

La récente allocution pontificale de Noël porte presque tout entière sur les problèmes actuels. Aux peuples déchirés par la guerre, elle fait entendre une fois de plus l'éternel et unique message de paix. Eu égard à l'importance exceptionnelle du document et aux leçons de haute politique religieuse qui s'en dégagent pour notre temps, nous en publions la plus grande partie.

Après des remerciements aux vœux du Sacré Collège, le Pape s'abandonne tout d'abord à la joie intime de Noël, grâce de paix et de libération. Cette « sainte liesse » garde le chrétien aussi éloigné de l'optimisme irréfléchi que d'un déprimant pessimisme. Car, si elle connaît le mal, l'âme vraiment chrétienne est avant tout sûre de Dieu et de son triomphe, sûre de son Eglise.

Malheureusement, devant les épreuves, tous ne réagissent pas avec la même vigueur de foi (1).

Ames faibles. Ames fortes.

Il ne manque malheureusement pas de chrétiens qui, sous le poids quotidien de sacrifices et d'épreuves de tout genre, dans un monde qui s'éloigne de la foi et de la morale, ou du moins de la ferveur de la foi et de la morale chrétienne, perdent de cette vigueur spirituelle, de cette joie et de cette assurance — et cela dans la pratique intérieure de la foi comme

(1) Nous empruntons la traduction à la *Liberté de Fribourg*.

dans sa profession extérieure — vertus sans lesquelles un vrai et vital *sentire cum Ecclesia* n'est point possible et ne se soutient point à la longue. Vous les voyez parfois, peut-être même sans qu'ils s'en aperçoivent, devenir les victimes et les intermédiaires de conceptions et de théories, de pensées et de préjugés qui, issus de milieux étrangers et hostiles au christianisme, viennent menacer les âmes des fidèles.

Des caractères de cette sorte souffrent, certes, en voyant l'Eglise — à laquelle, au fond d'eux-mêmes, ils voudraient rester fidèles — incomprise devant le prétoire de Pilate ou parmi les serviteurs d'Hérode en habits de comédiens. Ils croient au mystère de la Croix, mais ils oublient de le méditer et de l'appliquer à nos jours. Aux heures éblouissantes et consolantes du Thabor, ils se sentent près du Christ ; aux heures tristes et obscures de Gethsémani, ils imitent trop facilement les disciples qui dormaient. Et lorsque les autorités de la terre leur font sentir leur puissance, comme firent les ministres du sanhédrin avec Jésus, les voilà qui se dérobent par une fuite timide ou qui, ce qui revient au même, esquivent les résolutions franches et courageuses.

Inconstances qui ne peuvent ni ne doivent nous étonner ou nous troubler, Vénérables frères et chers fils, et moins encore nous faire oublier le courage exemplaire et la touchante fidélité avec lesquels d'innombrables catholiques, grâce à l'aide de Dieu, restent attachés et ancrés, plus tenaces que toutes les tempêtes, à l'inébranlable rocher de leur foi et à l'Eglise de Dieu, gardienne, dépositaire et maîtresse infaillible de vérité.

Aussi est-ce ému de reconnaissance envers le Très-Haut et paternellement fier de la couronne que forment autour de Nous une foule de nobles fils de toutes classe et condition, que Nous n'hésitons pas à affirmer que la conscience, la ferveur, le dévouement total et sincère au Christ et à son règne sont des vertus qui croissent à vue d'œil en beaucoup de chrétiens, et là précisément où la profession de la foi coûte des sacrifices que ne connut point le passé.

Le Pape et la grande détresse de notre temps.

Quel que soit, toutefois, le rapport que Dieu seul connaît entre les victoires et les défaites, entre les âmes qui se gardent et celles qui se perdent, il n'en est pas moins hors de doute que les conditions extérieures et intérieures du temps présent soulèvent et posent à l'apostolat de gigantesques exigences, non seulement au cours de cette formidable guerre, mais plus encore pour le jour où les hostilités apaisées, les peuples devront se mettre à guérir les plaies profondes d'un amer héritage social et économique, lorsque les nations entraînées dans la guerre en sortiront couvertes de blessures spirituelles et, plus que d'autres, auront besoin de soins assidus et vigilants, pour en diminuer et éloigner les pernicieux effets.

Avec une persistance tragique et quasi fatale, le conflit une fois déchaîné suit sa route ensanglantée, accumule les ruines, n'épargne ni temples vénérés, ni monuments insignes, ni hospices de charité ; il oublie facilement les règles de l'humanité, passe outre aux coutumes et conventions de guerre, au point qu'un temps moins bouleversé et agité que le nôtre en enregistrera les phases comme les plus sombres de l'histoire du monde.

Notre pensée devance avec angoisse le moment où la triste chronique de tant de souffrances, de corps déchirés, d'âmes qui souffrent, de blessés, de prisonniers, de fugitifs, d'opprimés, d'affamés, de malades et de dispersés — chronique aujourd'hui encore ignorée ou connue seulement en partie — sera entièrement connue. Ce que Nous savons maintenant suffit à serrer le cœur et à le déchirer. Pour les femmes et les mères de plus d'une nation, il Nous semble entendre le cri angoissé du prophète, que la sainte liturgie rappelle dans l'octave de Noël : « Une voix a été entendue dans Rama, des plaintes et des cris lamentables : Rachel pleure ses enfants, et elle n'a pas voulu être consolée, parce qu'ils ne sont plus » (Matth., 2, 18).

Son action en faveur des prisonniers, des réfugiés.

Parmi tant d'infortunes que l'effroyable guerre a amenées, il en est une qui pèse plus lourdement sur notre cœur : c'est celle des prisonniers de guerre. Nous en souffrons d'autant plus qu'il n'a pas été permis à Notre paternelle sollicitude d'y porter remède justement là où le nombre de ces malheureux était le plus grand et plus pitoyable la misère qui appelait secours et réconfort.

Au souvenir de ce que, au nom auguste du Souverain Pontife Benoît XV, d'heureuse mémoire, Nous pûmes faire, durant la grande guerre, pour alléger les peines matérielles et morales de nombreux prisonniers, Nous espérions que, cette fois encore, les voies resteraient ouvertes aux initiatives religieuses et charitables de l'Eglise.

Si, dans certains pays, Notre intention a été frustrée, Nos efforts n'ont pas été vains partout, puisque, à une partie au moins des prisonniers polonais, Nous avons pu faire parvenir des gages matériels et spirituels de l'intérêt que Nous portons à leur sort ; de même, et dans une plus large mesure, aux prisonniers et internés italiens spécialement en Egypte, en Australie et au Canada.

Et Nous n'avons pas voulu que le jour de Noël blanchît sur le monde sans envoyer, par le moyen de Nos représentants, aux prisonniers anglais et français en Italie, aux prisonniers allemands en Grande-Bretagne, aux prisonniers grecs en Albanie et aux prisonniers italiens dispersés dans les diverses régions de l'Empire britannique, spécialement en Egypte, en Palestine, aux Indes, un témoignage de Notre souvenir encourageant et bénissant.

Avide de faire Nôtre l'anxiété des familles qui tremblent pour le sort de leurs membres lointains et malheureux, Nous avons entrepris et poursuivons une autre œuvre qui consiste à rechercher et transmettre des nouvelles, partout où il est possible et permis de le faire, non seulement au sujet des nombreux prisonniers, mais au sujet des réfugiés et de tous ceux que les présentes calamités séparent de leur patrie et de leur foyer. Nous avons ainsi pu sentir palpiter près du

Nôtre des milliers de cœurs ; Nous avons perçu le tumulte de leurs sentiments les plus intimes, la lourde tension de leur incertitude, la joie et l'exultation de leur sécurité recouvrée ou leur apaisement résigné.

Le réconfort n'a pas été moindre pour Nous d'avoir été en mesure de consoler, par l'aide morale et spirituelle de Nos représentants, ou par l'obole de Nos subsides, un nombre immense de réfugiés, d'expatriés, d'émigrés, même parmi les « non aryens ». Notre secours aux Polonais a pu être particulièrement large, grâce à la charité de Nos fils des Etats-Unis.

Aspiration commune des peuples vers un « ordre nouveau ».

Or, voici un an, Vénérables frères et chers fils, Nous faisions ici quelques déclarations de principe sur les conditions essentielles d'une paix conforme aux principes de la justice, de l'équité, de l'honneur, c'est-à-dire d'une paix vraiment durable. Et si les événements qui ont suivi en ont renvoyé la réalisation à une époque plus lointaine, les pensées exprimées alors n'ont rien perdu de leur vérité intrinsèque et de leur conformité à la réalité, ni de leur valeur d'obligation morale.

Nous Nous trouvons aujourd'hui en présence d'un fait qui a une importance symptomatique. Des polémiques passionnées des parties en lutte, sur les buts de la guerre et sur le règlement de la paix, émerge de plus en plus claire une certaine *communis opinio* (opinion commune), selon laquelle l'Europe d'avant la guerre et ses institutions publiques se trouvent dans un processus de transformation tel qu'il marque le début d'une époque nouvelle. L'Europe et l'ordre des Etats, affirme-t-on, ne seront plus ce qu'ils étaient ; quelque chose de nouveau, de meilleur, de plus mûri, un ordre organiquement plus sain, plus libre et plus fort doit remplacer le passé pour en éviter les défauts, la faiblesse, les déficiences dont on dit qu'ils ont manifestement apparu à la lumière des récents événements.

Il est vrai que les parties divergent dans leurs idées et leurs buts de guerre ; mais elles se rencontrent dans l'aspiration

vers un ordre nouveau et ne retiennent point pour possible ou désirable un pur et simple retour aux conditions antérieures.

La seule *rerum novarum cupiditas* (désir du changement) ne saurait expliquer suffisamment ces courants et sentiments. A la lumière des expériences de cette époque, sous le poids écrasant des sacrifices qu'elle demande ou impose, des vues nouvelles et de nouvelles aspirations occupent les esprits et les cœurs : une claire vision des défectuosités de l'ordre actuel, une aspiration profonde vers un ordre de choses qui garantisse les règles juridiques de la vie nationale et internationale. Que ces puissantes aspirations se fassent sentir avec plus d'acuité dans les masses populaires qui vivent du travail de leurs mains, et qui, en temps de paix, comme en temps de guerre, éprouvent plus que d'autres l'amertume des discordances économiques, politiques et internationales, nul ne pourra s'en étonner : moins encore l'Eglise s'en étonnera-t-elle, elle qui, Mère commune de tous les hommes, perçoit et comprend mieux que quiconque le cri qui s'échappe spontanément de l'âme tourmentée de l'humanité.

Sur la forme politique de cet ordre, l'Eglise n'a pas à se prononcer.

Entre les différents systèmes liés aux temps dont ils dépendent, l'Eglise ne peut être appelée à adopter l'un plutôt que l'autre. Dans les limites de la loi divine qui vaut pour tous et dont l'autorité oblige non seulement les individus, mais les peuples, il y a un large champ et une liberté de mouvement pour les formes les plus variées des conceptions politiques ; l'application pratique d'un système politique dépend, dans une mesure souvent décisive, de circonstances et de causes qui, considérées en elles-mêmes, sont étrangères à la fin et à l'action de l'Eglise. Gardienne et maîtresse des principes de la foi et de la morale, son seul intérêt et son seul désir est de transmettre à tous les peuples sans exception, avec ses moyens éducatifs et religieux, la claire source du patrimoine et des valeurs de la vie chrétienne afin que chaque peuple, dans la mesure qui correspond à ses particularités, use des doctrines

et des motifs éthico-religieux du christianisme pour établir une société humainement digne, spirituellement élevée, source de véritable bien-être.

Mais sur les principes moraux, où devra s'appuyer cet ordre, l'Eglise fait entendre sa voix.

Plus d'une fois, l'Eglise a dû prêcher à des sourds ; à son tour, la dure réalité prêche aujourd'hui et à son cri : *Erudimini* (Instruisez-vous !), des oreilles s'ouvrent, qui étaient fermées jusqu'ici à la voix maternelle de l'Epouse du Christ.

Les époques d'angoisse sont souvent plus que les temps de bien-être, riches de vrais et profonds enseignements, comme la douleur est souvent un maître plus efficace que le facile succès. « La terreur seule vous donnera l'intelligence. » (Isaïe, 28, 19). Et nous espérons en Dieu que l'humanité tout entière, comme aussi chaque nation en particulier, sortira plus sage, plus expérimentée et plus mûre de l'école douloureuse et sanglante d'aujourd'hui ; qu'elle saura distinguer avec des yeux limpides la vérité des apparences trompeuses ; qu'elle ouvrira et tendra l'oreille à la voix de la raison, agréable ou non, et la fermera à la creuse rhétorique de l'erreur ; qu'elle reconnaîtra la réalité et prendra au sérieux la mise en pratique du droit et de la justice, non seulement quand il s'agit de réclamer l'accomplissement de ses propres exigences, mais aussi quand il faudra satisfaire aux justes revendications d'autrui.

Ce n'est qu'avec de telles dispositions d'esprit qu'on pourra verser dans la séduisante expression d' « ordre nouveau » un contenu beau, digne, stable, appuyé sur les règles de la moralité. C'est à ces conditions seulement que sera évité le péril de concevoir et de former cet ordre nouveau comme un mécanisme purement extérieur, imposé par la force, un ordre sans sincérité, sans plein consentement, sans joie, sans paix, sans dignité, sans valeur. Alors, on pourra donner à l'humanité une nouvelle espérance qui apaise, un but qui réponde à ses nobles aspirations ; alors disparaîtra le règne oppressif

et ruineux de la discorde chronique qui, sous des formes occultes ou ouvertes, pèse actuellement sur le monde.

Les conditions indispensables d'un véritable « ordre nouveau ».

1°) *Répudier les propagandes de haine et de mensonge.*

Les conditions indispensables d'un tel ordre nouveau sont :

La victoire sur la haine, qui aujourd'hui divise les peuples ; partant, la renonciation à des systèmes et pratiques que la haine ne cesse d'entretenir. A l'heure actuelle, dans certains pays, une propagande effrénée, et qui ne recule point devant des altérations manifestes de la vérité, montre, jour par jour et quasi heure par heure, à l'opinion publique les nations adverses sous un jour faux et outrageant.

Ceux qui veulent vraiment le bien-être du peuple, ceux qui désirent contribuer à préserver d'incalculables dommages les bases spirituelles et morales de la future collaboration des peuples, ceux-là considéreront comme un devoir sacré et une haute mission de ne pas laisser se perdre, dans la pensée et le sentiment des hommes, les idéaux naturels de la véracité, de la justice, de la politesse et de la coopération au bien, et surtout le sublime idéal naturel de l'amour fraternel apporté dans le monde par le Christ.

2°) *Le respect des traités.*

La victoire sur la défiance, qui pèse comme une masse déprimante sur le droit international et rend irréalisable toute entente véritable ; un retour, par conséquent, au principe : *Justitiae soror incorrupta fides* (Horace, *Odes*), (la fidélité à toute épreuve est sœur de la justice) ; un retour à cette fidélité dans l'observance des pactes, sans laquelle il ne saurait y avoir une communauté internationale sûre, ni surtout coexistence de peuples puissants et de peuples faibles. *Fundamentum autem* — proclame l'antique sagesse romaine — *est justitiae fides, id est dictorum conventorumque constantia et veritas* (Cicéron, *De off.*).

3°) *La force ne crée pas le droit ; elle est à son service.*

La victoire sur le funeste principe selon lequel l'utilité est la base et la règle des droits, et la force crée le droit ; principe qui rend chancelants tous les rapports internationaux, au grand dommage, spécialement, des Etats qui, soit par leur traditionnelle fidélité aux méthodes pacifiques, soit par leurs modestes effectifs de guerre, ne veulent ou ne peuvent entrer en dissension avec les autres ; un retour donc à une sérieuse et profonde moralité dans les normes de la vie internationale, ce qui, évidemment, n'exclut ni la recherche des intérêts honnêtes ni un usage opportun et légitime de la force pour protéger des droits pacifiques attaqués par la violence ou pour exiger réparation du tort subi.

4°) *Une économie mieux équilibrée, fondée sur une sincère solidarité des Etats.*

La victoire sur ces germes de conflit qui consistent dans des divergences trop criantes dans le domaine de l'économie mondiale ; partant, une action progressive, équilibrée par des garanties correspondantes, pour arriver à un ordre qui donne à tous les Etats les moyens d'assurer à leurs citoyens de toutes classes un genre de vie convenable.

La victoire sur l'esprit de froid égoïsme qui, s'enivrant de sa force, aboutit facilement à violer la liberté juste, saine et disciplinée des citoyens aussi bien l'honneur et la souveraineté des Etats.

A sa place, doit régner une sincère solidarité juridique et économique, une collaboration fraternelle, selon les préceptes de la loi divine, entre les peuples devenus sûrs de leur autonomie et indépendance.

5°) *Dès maintenant, au moins une déclaration des droits serait utile.*

Aussi longtemps que, dans les dures nécessités de la guerre, les armes parleront. on attendra difficilement des actes définitifs dans le sens de la restauration de droits moralement

et juridiquement imprescriptibles. Mais il serait à désirer que, dès maintenant, une déclaration de principe touchant leur reconnaissance vînt calmer l'agitation et l'amertume de tous ceux qui se sentent menacés ou lésés dans leur existence ou le libre exercice de leur activité.

Conclusion : A l'heure de la paix, puissent les vainqueurs avoir la la force de vaincre leur propre victoire.

Vénérables frères et chers fils ! Au moment désiré de tous et inconnu à l'homme où se tairont les armes et se graveront dans les paragraphes du traité de paix les effets de ce gigantesque conflit, Nous faisons des vœux pour que l'humanité et ses chefs soient assez mûrs d'esprit et assez habiles dans leur action pour aplanir la voie à l'avènement d'un ordre solide, vrai et juste.

Nous supplions Dieu qu'il en soit ainsi.

Et Nous vous exhortons tous à unir vos prières aux Nôtres, afin que la lumière et la protection du Tout-Puissant préserve ceux dans les mains desquels reposeront les décisions si importantes pour la tranquilité du monde et si lourdes de responsabilité, qu'elle les préserve de répéter, sous une autre forme, d'anciennes erreurs et de retomber dans des fautes du passé, et par là, d'acheminer, même sans le savoir ou le vouloir, l'avenir des peuples et celui de leur propre nation, dans une voie où ne se trouverait aucun ordre véritable, mais seulement des sujets de craindre de nouveaux malheurs.

Puissent ceux de la perspicacité, de la force de volonté, de la prévoyance et de la modération desquels dépendra le bonheur ou le malheur des peuples, prendre pour guide la maxime : *Bis vincit qui se vincit in victoria* (C'est remporter une double victoire que de se vaincre dans la victoire).

LE SENTIMENT DE LA FRANCE[1]

Je m'excuse d'avoir osé, en un tel moment, toucher à un tel objet.

Il y a quelques jours, je fus surpris en gare d'Ambérieu par des cris de « Vive la France » qui jaillirent d'un train voisin. C'étaient des prisonniers rapatriés de Suisse qui acclamaient la patrie et la liberté. Mais ces cris tombèrent dans le silence d'un immense deuil. Ils n'eurent d'écho que dans des cœurs pleins d'angoisse. Et nul ne leur répondit. Quand, à la gare des Brotteaux, nous croisâmes un train de Lorrains expulsés, je n'ai gardé que la vision des voitures pleines d'enfants silencieux, qui s'ébranlaient lentement, tandis que sur le quai désert un homme en noir, de grande taille, saluait chapeau bas ce cortège de douleurs. Tout cri, toute acclamation eussent été moins saisissants que ce solennel silence.

Ayant ici prononcé le mot de France, ayant évoqué la figure de la patrie déchirée et asservie, je crains de profaner par le bruit des paroles le silence dans lequel se recueille notre souffrance et se concentre notre courage. S'il faut du moins parler, avec quelle gravité le faudra-t-il faire ! Comme il faudra éviter tout éclat et toute emphase ! Qui pourra, se mesurant à de telles circonstances, s'assurer de ne pas décevoir et surtout de ne pas trahir ? Je sais qu'il y a dans vos cœurs beaucoup plus que je ne pourrai mettre dans des mots. Et d'ailleurs en un moment où il y va de la vie ou de la mort du Pays, les actes seuls peuvent compter. Je pense que vous n'attendez ce soir nulle éloquence, mais nous aurons mieux fait qu'un discours, si nous avons pris une conscience plus juste de notre devoir et rassemblé de nouvelles forces pour « servir ».

---

(1) *Conférence prononcée à Lyon, le 4 janvier 1941.*

Par dessus toutes choses nous devons accroître en nous, faire prévaloir sur tout autre, le *Sentiment de la France.* Nous serons alors plus capables de le faire rayonner tout autour de nous.

J'ai dit « sentiment de la France » parce que je voulais éviter toute enflure de langage. Les choses nous sont devenues si chères que nous craignons — ne serait-ce que par inadvertance — de les trahir. *Patrie* — *Patriotisme* — nous hésitons à prononcer ces grands mots. Non par manque de foi, mais au contraire parce que nous redoutons de n'avoir pas le cœur assez riche pour les employer dignement. Faute de quoi, ils demeureraient des abstractions et s'aviliraient en vaine littérature.

Quand une voix grave prononce : *Français* — la *France* — *l'amour et le service de la France,* le paysan le plus méfiant comprend que ce n'est plus un député qui lui parle. C'est lourd et honnête comme un quintal de blé. La voix est celle d'un chef et d'un père, d'un soldat et d'un homme de la terre. Elle s'impose aux plus réticents. Elle éveille dans tous les cœurs français — quels qu'aient été leur parti ou leur classe, — une émotion sans équivoque, une adhésion calme et pleine. C'est le sentiment de la France qui monte en nous, et qui, triomphant de nos égoïsmes comme de nos doutes, nous raffermit et nous commande. Je préfère ne pas dire qu'il nous soulève, mais déjà il nous relève. Un vieillard, doucement par égard à notre souffrance, mais fortement nous rassemble dans une foi sincère et nous prépare à une donation efficace.

Tel est le sentiment que je voudrais analyser avec vous ce soir. Pour modeste qu'il soit dans son expression, il me paraît être le plus nécessaire et la condition première de notre redressement national.

***

QU'EST-CE QUE LE SENTIMENT DE LA FRANCE ?

Je le crois aussi essentiel au Français qui prétend être

fidèle, que le sentiment religieux l'est au croyant ou le sentiment musical à l'artiste. Sans eux, on pourra faire profession de musique ou de religion. On y demeurera toujours étranger. Le sentiment de la musique n'est ni l'érudition ni la technique allant jusqu'à la virtuosité. Il est à la fois plus simple et plus sublime. Il est une sympathie profonde, vitale et directe comme un instinct, qui fait rayonner ou percevoir au travers des voix ou des instruments sonores cette chose insaisissable que les Grecs disaient divine : la musique. Faute de ce sentiment naturel, éducable mais irremplaçable, le savant ou le virtuose — et dans l'ordre religieux le philosophe ou l'ascète — demeureront au sens étymologique du mot des *pro-fanes*.

Ne croyez pas qu'ainsi l'initiation soit réservée à de subtils sectateurs de cénacle. George Sand a justement décrit le sentiment musical qui soutient dans leur effort les grands bœufs silencieux conduits par le fin laboureur qui sait chanter — dans le Morvan on disait : tiauler — aux bêtes. Le chant des bergers ou des artisans est tout animé de ce sentiment spontané qui fait le prix des chansons populaires où Grieg cherchait la nourriture de son génie.

On parlerait de même du sentiment religieux qui surabonde dans un pauvre curé d'Ars, plus qu'en un conférencier de Notre-Dame.

Quant au sentiment de la France, il triomphait dans le cœur d'une fille de Lorraine plus qu'à la cour des Princes et plus surtout qu'aux pédants collèges de l'Université vendue aux Anglais.

De lui on peut dire comme le Christ qu'il est le privilège des cœurs purs et des enfants du Royaume.

Par analogie au sentiment de la musique, nous disons que le sentiment de la France est une perception certaine et puissante d'une réalité d'essence spécifique, qui émeut en ceux qui la ressentent une adhésion et un amour capables d'inspirer et de soutenir le dévouement et le sacrifice total. Mais la splendeur du couronnement ne doit pas nous faire oublier ce qui en est le fondement : une perception qui, parmi les

réalités proches et palpables, discerne une réalité éminente qui participe à la nature du mystère, obscur à la fois et certain.

Au travers de l'immense masse des individus, au delà du réseau des groupes familiaux ou sociaux, dépassant les territoires des pères, village, cité ou province, par delà les brouillards ou les collines, s'étendant à « perte de vue » jusqu'à ses frontières lointaines, dans l'espace, et jusqu'à ses origines perdues dans le temps, il atteint cette chose mystérieuse, impalpable à nos mains et cependant plus lourde que les montagnes, échappant au regard et cependant nous baignant comme le soleil, douce et forte comme l'étreinte d'une femme qui n'aurait pas de visage et qui cependant porte un nom où subitement elle s'éclaire, nom qui donne un choc au cœur, comme le nom le plus cher, bref celle que depuis quinze siècles, de père en fils, nous appelons la France.

Avoir le sentiment de la France, ce n'est pas seulement connaître cet hexagone dessiné en couleurs sur nos cartes murales scolaires, ni la suite sans défaillance qui monte de Clovis par St Louis à Jeanne d'Arc, puis de Henri IV par Richelieu et Napoléon jusqu'à Lyautey. Qu'y a-t-il donc, par delà la dictée du maître d'école, qui fait jaillir en nous un amour qui participe de la foi et obtient le sacrifice ?

Il fut des temps, (il est des cœurs intacts), où cette question ne se posait pas. Mais nous avons connu de si mauvais maîtres, nous avons subi de si dangereux assauts que nous n'avons plus la candeur de l'enfance. Il nous faut réapprendre par l'effort ce que jadis nous aurions su par instinct.

Dans un livre, qui date de 13 ans, intitulé *la France perdue et retrouvée*, Pierre Lafue décrit le désarroi tragique de deux jeunesses (celle d'avant 14 et celle d'après 18) qui avaient perdu — ou qui n'avaient jamais eu le sentiment de la France : « J'ai grandi, écrit-il, sans avoir éprouvé la sensation concrète de ma patrie... Jamais je ne l'ai ni touchée ni perçue... L'instinct de la France était peu de chose en moi... Je n'avais pas trouvé la France dans mon berceau... Le lycée, ajoute-t-il en employant un mot tragique, m'a proprement *dé-paysé* ». Ce témoignage marque à la fois le mal dont

deux générations ont tant souffert, et le seuil d'où nous devons engager notre départ.

*
**

LE SENTIMENT DU SOL.

Avoir — ou restaurer en nous et en notre peuple — le sentiment de la France c'est d'abord *rétablir le sentiment d'un sol, d'un pays.*

Pierre Lafue faisait une manière de Confession d'un enfant du siècle, quand il notait « qu'une longue suite d'accidents politiques ou sociaux, a fait perdre à beaucoup de Français le contact direct avec le sol, fondement véritable du patriotisme. Ils sont nombreux ceux qui errent à travers un pays où il ne se sentent jamais chez eux ».

Dé-paysés, disions-nous. Vous vous rappelez le mot de Courbet qui avait tant frappé Péguy. Au jeune peintre qui parlait d'aller faire, pour se perfectionner, un voyage en Orient : « Ah, lui répliquait-il, lui rude franc-comtois d'Ornans, Ah ! vous allez dans les Orients ? *Vous n'avez donc pas de pays !* ».

Notre premier effort sera de nous enraciner de nouveau dans un sol, de faire renaître en nous le sentiment d'une appartenance foncière. Par là nous reprendrons le sentiment d'être liés, par des racines enfoncées dans un terroir, à la terre de France. Si le régionalisme (dont on parle souvent superficiellement) n'était qu'un amateurisme pittoresque, il trahirait sa mission qui n'est pas d'amuser nos curiosités, mais de nous amarrer dans le sol, de nous rendre un pays.

« Homère, dit Clio, avait un pays. Platon avait un pays. Corneille avait un pays. Rembrandt avait un pays. Beethoven avait un pays. Et un pays local et un pays temporel. Et Jésus avait un pays ».

Les nomades n'ont pas de patrie, parce qu'ils n'ont pas de pays. Le nomadisme des mœurs modernes a beaucoup fait pour détruire ou du moins compromettre dans le cœur des Français d'aujourd'hui, déracinés de leur terre natale, de leur terre paternelle, le sentiment de la France. Celui qui n'est ni

de Bretagne ni de Béarn, ni de Provence, il n'est plus de nulle part. La réforme que poursuit le Maréchal par la reconstitution des Régions est bien plus qu'une réforme administrative ou économique. Elle travaille à la reconstruction organique d'un peuple qu'elle rattache à sa terre.

« Le retour à la terre » dont on fait également quelque bruit est plus qu'un retour à la culture du blé ou de la betterave, c'est une replantation de l'homme, une réinsertion dans la terre nourricière, dont le mythe d'Antée nous enseignait en parabole la vérité. Mais savions-nous encore lire les paraboles ?

C'est d'abord l'amour de notre petite patrie qui nous apprendra à mieux aimer la France. Plus le champenois, plus le périgourdin, plus le comtois aimeront leur patrie natale, plus ils se sentiront engagés dans le vaste réseau de la France, qui n'est faite en somme que pour garantir, protéger et nourrir l'existence des patries françaises. Jamais le lorrain, ou le flamand, ne se sont sentis plus Français que lorsqu'ils ont vu menacées leur Lorraine ou leur Flandre. Ce sentiment est si fort qu'il a suffi à inspirer à des paysans tous les courages. Les meilleurs soldats de la France ont été les hommes de la terre, qui, ne connaissant que leurs champs, leurs forêts ou leurs montagnes, savaient que c'étaient elles, lointaines terres paternelles, qu'ils défendaient sur la Somme ou à Verdun.

*
**

LA PERCEPTION DE LA FRANCE ENTIÈRE.

Ce sentiment primitif et élémentaire sera cependant d'autant plus fort qu'il se complétera — et s'achèvera — par la perception de la France tout entière. L'éducation — secondaire — de nos enfants et de notre peuple, à fortiori l'éducation supérieure de nos élites, doit s'appliquer à leur faire atteindre, au delà de ce qu'embrasse le regard, ce que notre esprit seul suffit à saisir.

Ce pays, marqué par des frontières politiques, dépasse les horizons familiaux. C'est plus que le terroir de nos marches

ou de nos courses et l'habitat de nos parents ou amis. Nous ne le connaissons que par des explorations plus rares et plus fugitives. Peut-être ne le connaîtrons-nous jamais que par les figures réduites au 200 millième que nous nommons des cartes, ainsi que par des nomenclatures de géographie. Comment aurons-nous un sentiment réel de cet hexagone parfait qui échappe à nos prises sensibles et qui est cependant si défini, si un, que nous lui donnons un nom comme à une personne ?

Nous avons noté que l'érudition est ici insuffisante à nous émouvoir et à nous entraîner. Le sentiment de la France, comme celui de la musique ou de Dieu, est de l'ordre de l'amitié et de l'amour. La connaissance purement notionnelle peut atteindre bien des objets sans créer entre eux et nous le moindre lien d'affection ou de dévouement. L'amitié ou l'amour jaillissent d'une prise de contact autrement réelle et profonde. Le langage populaire discerne justement entre « connaître » et « faire connaissance ». Ici seulement s'ouvre l'intimité qui pourra s'achever dans le don.

Ainsi faudrait-il qu'à l'âge où naissent les amitiés, c'est-à-dire à l'âge où le cœur sait encore s'émouvoir et se donner, les Français « fassent connaissance » avec la France. Grande tâche et sacrée, insuffisamment poursuivie par nos maîtres, à laquelle doivent concourir toutes nos facultés.

Et d'abord les plus charnelles — n'en soyez pas surpris, — les yeux, les mains, les pieds — comme le paysan se familiarise avec le domaine dont il devient héritier, en le parcourant de ce pas lourd qui prend possession. Rien ne vaut ici la découverte parcellaire et lente, et enfin totale, que poursuivaient au rythme de leurs étapes les vieux compagnons du « Tour de France ». Si depuis vingt ans nous avons entraîné les Cadets sur toutes les routes de Bretagne ou d'Alsace, de Savoie ou de Lorraine, c'était pour leur apprendre à *faire connaissance* avec leur pays et avec leur peuple. Exploration volontairement attardée à la marche lassante et dure, à l'enquête et à l'amitié, pour prendre le temps de laisser monter en nous, bien plus réelle que la sèche information des livres, cette saisie vitale qui naît des longues conversations, des durs

travaux poursuivis en commun, du partage des peines et des joies, des contemplations ou des silences enfin, où naît, où s'entretient, où triomphe l'amour.

Toutes les explorations de géopraphie humaine sont dépassées par la découverte d'une communauté dans l'espace, par l'éveil d'une communion, où peu à peu prend corps et vigueur le sentiment de la France, c'est-à-dire de l'unité substantielle où se fondent les races et les pays.

On voit comment cette exploration de la France est tout autre chose qu'un tourisme curieux du pittoresque.

Le sentiment de la France, ce n'est pas seulement admirer la cathédrale de Reims, la pointe de Raz, la forêt d'Iraty ; ni chanter avec Mistral ou prier au pardon de la Clarté. C'est percevoir que — sols et peuples — des Flandres à la Catalogne, la France est une chose vivante, organiquement liée, unifiée dans la sensibilité et dans le travail des membres et des organes, un corps — animal et spirituel — qui a pris conscience de sa vie et s'en réjouit.

L'intelligence y a sa part, puisqu'elle seule peut percevoir par delà les bornes de l'horizon que le port de Marseille est lié vitalement aux filatures de Roubaix, que Reims et son champagne sont commanditaires de Bordeaux, et que toute coupure n'opère pas seulement une séparation, mais une paralysie et peut-être la mort de l'un et l'autre tronçon de l'organisme France. Si courts qu'ils soient dans leurs calculs, le paysan ou l'ouvrier, le petit bourgeois ou le fonctionnaire, — n'ayant plus ni savon ni fil, ni chaussures, du jour où cette communication, cette communion sont simplement entravées, ils comprennent, par les faits, l'unité vitale du pays.

Cet avertissement, analogue à ceux que nous donnent nos membres blessés ou intoxiqués, nous apprend mieux qu'aucune école à réagir au sentiment de la France que nous aurions peut-être confondu avec quelque artificiel patriotisme de littérature.

Voici que se réveille au plus épais de nous-même, dans notre corps mal vêtu, mal nourri, la conscience d'une dépendance française. Pour évoluer dans un ordre peu héroïque, ce sentiment inférieur n'en est peut-être que plus sain. Il est

d'honnêteté et de sagesse de commencer par lui l'éducation, la rééducation de la communauté française.

On en découvre la portée. Elle ne va à rien moins qu'à ressusciter la conscience de la solidarité d'un peuple. Elle aboutira à des résultats considérables, puisqu'enfin le laboureur picard ne peut plus faire bon marché des importateurs de Rouen, que l'ouvrier de Roubaix ne peut plus revendiquer « absolument » sans égard à la consommation de Paris, et que les patrons des plus grosses entreprises se voient contraints de considérer les prix des loyers ou le cours du pain qui conditionnent la vie de leurs ouvriers.

Il n'y a pas de salut individuel. La France est un grand navire qui traverse ou ne traverse pas la tempête, qui arrive ou n'arrive pas au port. On accoste ou on coule tous ensemble. Nous l'avons assez compris en juin, châtelains de la Loire ou vignerons de Beaune, rentiers de Neuilly ou chaudronniers de Billancourt, professeurs du Collège de France ou instituteurs de Picardie.

***

L'AMOUR DES FRANÇAIS.

Il n'est pas difficile de prévoir que ces évidences de bon sens peuvent conduire à une haute mystique. Le sentiment de la France s'incarne en effet dans un amour bien concret qui apprend à tous les Français riches ou pauvres à s'aimer.

Or, autant il eût été dangereux de s'enthousiasmer d'abord pour une croisade d'amitié française qui n'eût pas été précédée d'une perception claire des lois physiques et de l'intérêt qui conditionnent cette amitié, autant il serait décevant de s'en tenir à un utilitarisme ou à un « réalisme » politique qui négligerait cet élément humain supérieur. Car il ne suffit pas que nous mettions de la conscience ou de la discipline dans notre comportement français, il est capital que nous y apportions de la bonne grâce et de la cordialité.

Le sentiment de la France ne pourrait être sincère si les aigreurs et les ironies trop habituelles à notre race ne fai-

saient place à un respect réciproque et à une courtoisie qui viennent du cœur.

Respect loyal des chefs, soucieux eux-mêmes de le mériter.

Respect des inférieurs, d'autant plus attentif qu'on leur demandera de plus grands sacrifices. Quelle transformation des mœurs si, dans l'ordre public ou privé, triomphait ce respect ! Et quelle aisance, quelle souplesse, quelle aménité feraient enfin à notre peuple un climat de joie, de santé et de force !

Ainsi la courtoisie engendrerait-elle la confiance et ferait sans combat prévaloir le sentiment de l'intérêt commun, ou simplement de l'intérêt des autres, sur le nôtre propre. Il n'en faudrait pas plus pour que le sentiment chaleureux de la France, triomphant de notre égoïsme ou de notre timidité, décuplât notre puissance dans le travail quotidien ou le combat.

Et puis ce ne serait plus dans les lointaines chansons de geste que l'on parlerait de la Douce France, « de France dulce Terre », qui avait produit ce peuple laborieux et gai, ce peuple vite et ce peuple franc, ce peuple chevaleresque et gratuit, ce peuple gracieux et de bonne humeur, peuple de barons, qui a plus de défauts que les autres, « mais avec tous leurs défauts, dit Dieu, je les aime encore mieux que tous les autres avec censément moins de défauts ». Peuple si divers où la bonne grâce souriante des gens du Midi illumine le dévouement foncier de ceux du Nord, où la verve bourguignonne et sa gaillardise se tempère dans l'affabilité tourangelle, où la mélancolie bretonne s'apaise au contact de la joie provençale. N'en voilà-t-il pas assez pour créer entre des inconnus, fils d'un même pays et parlant la même langue, héritiers des mêmes traditions, un climat d'amitié dont seuls, ceux qui ont connu l'exil ou simplement l'absence, savent le charme. Qui a quelque peu voyagé hors de la France, sait comme il fut bon de Cracovie à Lisbonne, de Louqsor à Vancouver, d'Alep à Meknès, de s'abandonner à ces accueils parfaits qui soudain brisaient notre solitude et nous replongeaient dans la réalité française que nous ne savions pas si présente. Peut-être ne manque-t-il aux Français que d'avoir un peu plus

voyagé à l'étranger pour s'aimer davantage, ou du moins consentir à se l'avouer.

Mais la souffrance commune supplée à toutes les écoles. Nous gardons tous dans nos mémoires, associée aux pires angoisses de juin, l'image d'une maison inconnue qui s'ouvrait au bord de la route pour accueillir nos détresses, et celle d'une table chaleureuse où l'on ajoutait avec empressement notre couvert au cercle déjà très serré de la famille doublée de ses hôtes de passage. Ainsi du malheur de tous nous sentions affluer en nos cœurs une douceur si rare qu'elle muait notre souffrance en joie. Tant il nous semblait bon de pouvoir nous aimer entre Français qui nous sentions enfin de la même famille ! Tout cela n'est pas si loin qu'il ne puisse encore agir. Quelle victoire sur le destin, si toute nouvelle souffrance du pays exalte en nous ce sentiment de la France capable de nous faire accepter joyeusement tous les sacrifices.

« Il y a un an, me disait hier un vieux Lorrain, si l'on m'avait réquisitionné la moitié de ma maison, j'aurais refusé. Aujourd'hui qu'on me l'a prise tout entière, je l'ai donnée à la France de bon cœur ».

*
* *

L'AME DE LA FRANCE.

Pour nous être enracinés dans le sol natal, pour nous avoir étroitement attachés au Pays et au Peuple, le sentiment de la France a pris dans nos cœurs la robustesse d'une belle plante vivace et déjà féconde. Mais nous n'avons pas encore épuisé, tant s'en faut, sa sève et ses promesses.

Nous avons touché la France dans sa chair, nous l'avons saisie dans l'espace. Nous pressentons qu'une substance plus riche encore, qu'une âme plus secrète appellent nos recherches et nous promettent de décisives découvertes. Je crains les mots emphatiques qui éblouissent mais déçoivent. J'ai peur que, lorsqu'on parle de la France Eternelle — voire de la France immortelle, — on ne s'égare dans une éloquence dou-

teuse, mais je discerne par delà la littérature un objet précieux, qu'il sera fort utile à nous de bien définir.

Le sentiment de la France perçoit en effet bien autre chose qu'une terre, fût-elle consacrée par des cathédrales de Chartres et par le labeur de cinquante générations ; — bien autre chose aussi qu'un peuple organiquement construit et solidaire dans l'espace. Il y a une sorte d'épaisseur dans le temps, une durée qui lui constitue comme sa troisième dimension. On devine enfin un élément spirituel qui nous introduit dans un ordre supérieur qui dépasse le temps présent et a des promesses d'immortalité. Nous parlons alors obscurément mais justement de l'âme de la France. Il faudrait pouvoir en parler en vérité, avec une délicatesse et un respect qui atteignent le mystère, sans le profaner dans une rhétorique de mauvais aloi.

Le sentiment de la France prend sa plénitude et sa vie en dépassant le géographique, l'économique et le politique. Il discerne dans l'histoire autre chose qu'une succession, fût-elle millénaire : un héritage, une continuité qui projettent le présent dans l'infini du temps à venir, qui fondent notre foi et notre espérance, qui exigent déjà de nous cette forme parfaite de l'amour qui est le don de la vie à plus grand que soi.

Une vue matérialiste de la France est à la base de nos déroutes. Si cette conception matérialiste a régi la pensée des Français détenteurs du pouvoir ou de la richesse, comment s'étonner qu'elle ait prévalu chez l'ouvrier et le paysan et qu'elle ait énervé les courages de ceux qui n'avaient plus ni croyance ni autel pour exiger ou recevoir leur offrande ?

Avoir le sentiment de la France, c'est avoir perçu que la France hérite de tout son passé, de ses plus grands serviteurs, de ses génies illustres comme de ses saints cachés, un trésor de valeurs humaines irremplaçables qui seul justifie le cri de Jehanne d'Arc interprété par Péguy : Il faut que France continue !

Il faut que France continue parce que dans le monde, les nations n'ont de raison d'être que si elles détiennent et distri-

buent ces richesses de vérité humaine, de beauté, de tendresse, d'honneur qui sont, plus que de blé, le pain qui nourrit les hommes. S'il est vrai, comme le notait Pierre Lafue en 1927, que « de nouveau de jeunes Français ignorent les plus précieuses valeurs de leur patrie », il est explicable que, doutant de sa raison d'être, ils aient consenti à sa disparition. Nous ne sommes pas gardiens de nécropoles fameuses, nous ne nous ferons pas tuer pour défendre des tombeaux. L'arbre devenu stérile, occupe indûment sa place au soleil ; dont le Christ avait jadis prononcé la condamnation. Si la France n'a rien à donner au monde, on conçoit que les peuples assistent froidement au partage de ses dépouilles, comme à l'exécution d'une justice.

Mais, avoir le sentiment de la France, c'est précisément savoir que le génie, la tendresse, la sainteté de la France sont un trésor qu'aucune monnaie ne mesure et qu'aucun triomphe de violence ne déprécie. Lors même que, trahissant parfois sa mission, la France déçoit ceux qui espéraient en elle, cette déception est un témoignage. Il est des peuples dont on n'a jamais rien espéré. Il est des reproches qui ne se conçoivent pas sans l'amour.

L'honneur de la France, est d'être un peuple auquel on ne pardonne pas la médiocrité ; un peuple duquel on exige la grandeur. Ne regrettons pas la sévérité de ce destin. Sur lui se fondent aujourd'hui toutes nos espérances.

Hier, offrant au Maréchal l'hommage des nations civilisées, le Nonce du Pape, proclamait « l'assurance que la France saura garder parmi les nations, en dépit de toutes les difficultés, la place à laquelle la convient sa glorieuse histoire et l'apport magnifique qu'à toutes les époques elle a fait à la civilisation ».

Avec une intuition plus précise encore de notre destinée, le Maréchal répondait : « La France occupe une place trop grande dans la civilisation chrétienne de l'Occident pour que celle-ci puisse subsister sans elle. En retrouvant sa véritable tradition, sa vraie vocation, mon pays reprendra, j'en suis sûr, la place qui lui revient parmi les nations ».

•

Le sentiment de la France, dépassant les horizons de l'ambition politique et les rêves de domination, perçoit la raison d'être suréminente et providentielle de notre Pays. Il lui reconnaît une vocation. Ainsi le plus grand titre de la France ce n'est pas d'elle-même qu'elle le tient ; sa destinée, ce n'est pas elle qui l'a choisie. Elle s'y soumet comme à un appel souverain de Celui-là seul qui « élit » les peuples. Quand le Chef de la France ose dire que, sans elle, « la civilisation chrétienne de l'Occident ne saurait subsister », il proclame équivalemment qu'une France infidèle à sa vocation aurait perdu toute raison d'être. Ceci nous dicte notre devoir, mesure nos responsabilités et fonde notre foi.

Le vrai sentiment de la France s'achève dans cette suprême conscience d'une finalité divine et par là il dépasse l'ordre précaire du temps pour s'inscrire dans l'éternité.

***

LA FRANCE CONTINUE.

La France continue, c'est le mot par lequel le Maréchal a terminé des souhaits qui étaient un programme de travail, et un ordre du jour. Cette fière affirmation attend notre réponse : la réponse de tout un peuple qui tient en mains ses destinées.

Car la plus dangereuse erreur est de croire que le passé d'une institution, si sainte soit-elle, assure automatiquement sa grandeur et son avenir ; de croire qu'un titre parce qu'il est ancien demeure vénérable ; de croire qu'une formule hier heureuse et féconde résout encore les problèmes d'aujourd'hui. Tout ce qui est du temps est emporté avec lui : tout être doit sans cesse mourir et renaître s'il prétend compter parmi les vivants. Toute vérité doit être chaque jour repensée. Toute incarnation même du Divin doit chaque jour se renouveler dans des âmes jeunes et vives. Il faut qu'une nation, si elle ne veut pas disparaître parmi les mortes, trouve en elle-même le courage de revivre perpétuellement son passé, d'incarner à nouveau son âme et son génie dans

des œuvres jaillissantes. Et comme elle doit sans cesse produire ses nouveaux fils, conquérir sa terre et la féconder à chaque saison, découvrir de nouvelles richesses, renouveler son industrie, s'assurer de nouveaux marchés, elle doit pardessus tout, dans un effort incessant, mériter la confiance du monde par les services qu'elle ne cesse de lui apporter. Un être vivant est une lutte sans arrêt contre la mort. C'est une création perpétuée par un vouloir-vivre qui n'admet pas de défaillance.

Dire que *La France continue*, c'est affirmer qu'elle ne relâche pas un instant sa tension vitale ; c'est proclamer qu'elle est de force à porter, à renouveler à chaque instant son passé et sa gloire ; à se recréer indéfiniment elle-même ; c'est dire que les Français d'aujourd'hui héritent de leurs pères, plus que leurs richesses, leurs vertus et qu'en eux vit toujours, accrue, l'énergie de la race capable des mêmes œuvres.

Il faut savoir si nous sommes capables de ce gigantesque effort de qui dépend notre existence demain.

A cette mise en demeure ce ne sont pas les déclarations enthousiastes qui peuvent répondre. On nous attend aux faits.

Il faut que les Français de l'an 1941 sachent que quinze siècles d'histoire sont entre leurs mains.

Or, ce serait renouveler l'un de ces mensonges dénoncés et haïs par le Maréchal que de nous cacher nos incontestables défaillances.

Les journaux ont reproduit le mois dernier quelques pages de l'Annuaire statistique de Genève pour l'année 1940. J'y ai lu quatre chiffres qui sont de cruels indices.

De 1921 à 1929 l'Allemagne portait ses naissances de 1.385.384 à 1.407.490. Dans ce même temps la France défaillait de 771.263 jusqu'à 612.138. Si la France ne veut plus, — ou ne peut plus vivre — qu'elle cesse d'accuser le monde de ses malheurs.

C'est en nous-mêmes, au plus profond de nous-mêmes, aux sources de la foi et du sacrifice, aux sources de la vie que gît le problème de nos destinées. Le savoir est la première condi-

tion de notre salut. Le sentiment de la France est d'abord la conscience de nos fautes et l'angoisse des dangers que nous courons. Il n'en deviendra que plus aisément la source du courage qui fera notre redressement.

Je n'ai pas craint de terminer sur des vérités dures cette conférence littéraire. J'aurais cru trahir en flattant de fausses sécurités. On ne jouit des heures claires que pour avoir eu le courage de traverser résolument les heures sombres.

C'est à nous, Français, de faire autour de notre chef une phalange si compacte et si résolue, de nous serrer si étroitement les uns aux autres, de nous aimer si virilement, que nous franchissions sans faiblir cette rude étape. Le chef nous l'a dit hier : « L'année 1941 sera difficile. Elle doit être celle du relèvement de la France. Elle le sera, si vous vous serrez autour de moi, ayant la même foi dans la Patrie, la même volonté de *Servir* ».

... Si le sentiment de la France triomphe en nos cœurs.

Paul DONCŒUR.

LE CIMETIÈRE ET LA MONTAGNE

Je connais maintenant les Champs Elyséens. Cette paix, ce songe devant la destinée, cette émotion d'un attachement plus fort que la mort, cette grandeur qui soulève tout vers un plus noble avenir, je les ai rencontrés comme des personnes, doucement vivants sous les arbres obscurs et balançant à peine. On va à ce lieu choisi par une route départementale, presque un chemin vicinal, qui fait sa couleuvre entre les vignes. Les terrasses à murs de pierres sèches portent, au bout des rangées d'échalas, les tonnes carrées ou rondes qui sont les minuscules châteaux du loisir. Tout est calme : il fait tiède sur ce côté de la colline. De chaque tournant, j'ai devant moi cultures, prairies, files de saules qu'un souffle d'air argente comme il ferait d'oliviers, et avec ses massives bâtisses, une petite ville en coupole autour d'un, deux clochers pointus. Puis, sous ses monts bien montant, tout l'espace de la Limagne menant invisiblement sous mes yeux son train de labeur champêtre et de travail citadin, fait de trois cent mille vies.

Comme le terroir est large, ici. C'est bien un terroir, un aménagement de la terre, où tout sent la règle d'une vie accordée aux saisons et à ce que demande la coutume agricole. Mais cela passe le terroir, cette plaine bleuissante, élargie des pays voisins jusqu'à la montagne qui court là-bas, couleur du jour, moins pour barrer la vue à bout d'horizon, que pour hausser le monde en une sorte de terre promise. On ne sait plus si c'est le matin ou le soir. Sous ce ciel d'automne ni blanc ni gris, on est entré dans un temps sans heure. La route tourne encore, passe devant quelque pavillon croulant

ou quelque auberge peinte et découpée de neuf. Et voici qu'avant d'aborder la cité, elle longe une esplanade aux murs en remparts, couronnés par les aigrettes de tout un noir bocage.

C'est là. A l'écart de la ville, au-dessus des campagnes, un lieu d'ombre paisible, d'oiseaux, de fleurs et de mousse. Les sombres maisonnettes de lave y dorment par rangées sous les bras sombres des pères sapins, devant l'immense jour adouci de la plaine.

Dès l'entrée, à main gauche, j'ai trouvé la tombe à laquelle je viens : un mausolée dans le style un peu étrange des médaillons à saule pleureur.

Sur le gris de la vieille pierre poreuse, parmi ces inscriptions si simples, mieux vaudrait ne pas voir cette plaque vernissée qui porte des vers et un blason en couleurs. Une société d'érudition locale, hélas, l'y a fait apposer. Le nom de Pierre de Nolhac, il serait bien de le lire ici simplement à la suite de ceux de ses parents. Car il s'est exprimé pour eux tous : pour cette famille sortie d'un petit fief du Velay, pour celles qui s'y rattachèrent d'Ambert et de Riom, pour leurs voisines de ce cimetière aussi, toutes ces familles nobles ou bourgeoises formées par les lettres gréco-latines, et chrétiennes, et terriennes. — Dans leurs monuments à l'antique, sous la croix, les voici qui ont fait retour à la terre : le retour final, le seul véritable et définitif, me dit Bernard Zimmer, en rappelant le mot de Bossuet sur la terre qui sans cesse nous réclame pour son commerce incessant...

Dans ce *Testament* de sa pensée et de son cœur qu'il a écrit à la fin de son âge, Pierre de Nolhac a parlé pour tous ceux-là, tous ces notables qui ont été ou qui auraient aimé être des humanistes. Ces magistrats ou avocats de Riom voyaient-ils rien de mieux pour couronner leur vie que de traduire une ode d'Horace ou de composer quelques vers latins à faire graver au-dessus d'une fontaine ? Leur cité judiciaire, avec ses fontaines à inscriptions et ses hôtels à mascarons, taillés dans la lave noire de Volvic, en voici la

réduction même dans cette cité funéraire aux monuments sobrement ornementés porteurs d'épitaphes en belles capitales. Et celle-ci, dégagée de l'utile, exprime mieux encore que celle-là leur goût, leur faveur d'esprit pour l'antique.

Les Champs Elyséens... « Un jardin ombragé de sapins qui regarde les montagnes, reçoit ma visite chaque année et m'accueillera au bout du dernier chemin... Les puys lui font un horizon incomparable, auquel de vieux donjons, Chazeron et Tournoël, ajoutent la voix de l'histoire... Il n'y a point de tristesse ici, mais une émotion pleine de sérénité, le recueillement dans la pensée des ancêtres, l'appel unanime de leurs cœurs chrétiens, et, sous le soleil d'été, l'espérance toujours intacte des fruits et des moissons ».

C'est bien cela. Ici point de tristesse. Mais dans une largeur d'émotion où tout le cœur s'ouvre, même en ces jours, malgré l'accablement, malgré la colère, malgré les angoisses, une espérance...

Comme on voudrait la bien saisir. L'espérance, au bout de la nuit, du côté de l'aube, c'est le trait de jour vers quoi bascule la terre. Et elle seule elle oriente et met debout les hommes.

Est-ce qu'elle n'est pas, d'abord, comme la paix, chose du terroir, chose de la terre qui ne manquera pas, chose des fruits et des moissons ? Si elle s'élève comme une odeur de rose et de verveine de ce cimetière-jardin, c'est qu'il est là, au milieu du grand jardin des campagnes, participant de son travail, de son calme, de sa certitude.

Et puis, d'où vient-elle encore ici, l'espérance ? Le lieu est tout environné et envahi de ces campagnes, et cependant, détaché d'elles : comme porté en l'air dans un recueillement gracieusement et noblement ordonné : un parc régulier, singulier, un peu au-dessus du monde. Quelqu'un passe, là-bas, qui ne se promène ni ne travaille, mais qui porte des fleurs et qui déjà a passé. Verdie d'herbe fine et de mousse, l'allée monte sous les rames étagées des sapins ; et dans cette tranquillité sans mesure elle ne semble partie que vers la clarté du ciel.

Pour nourrir en nous l'espérance et sa force, avons-nous été avec ces campagnes et leur peuple, avec cette lumière et sa promesse autant qu'il l'aurait fallu ?

Il y avait beaucoup à demander aux lettres antiques. Les grands anciens sont allés bien haut et ceux qui atteignent les cimes, voilà qu'ils les y retrouvent. C'est du reste parce qu'ils sont des paysans, avec qui l'on touche terre, qu'ils ont cette majesté. Proches des choses naturelles, ils ont voulu que leurs œuvres fussent des natures, comme peuvent l'être un épi de blé, une fleur d'anémone. Ils établissent ainsi la souveraineté première, éternelle, universelle de l'art. Beaucoup à demander aux anciens. Mais, précisément, leur a-t-on assez demandé ? Il aurait fallu aller de l'avant sur leur exemple et non sur leurs modèles. Dans la Renaissance, quelle part d'enfantillage ! Celle exactement de boys-scouts qui ont découvert le langage de la Prairie et qui s'émerveillent de ne plus parler que comme des Indiens de Fenimore Cooper. Avions-nous vraiment affaire de cette fable de l'Attique ou du Latium, de ces dames à cothurnes, de ces guerriers coiffés de casques à chenilles ? Les humanités ont-elles été bien prises ? Comme le demande Henri Charlier, ç'aura-t-il été une telle réussite de donner pour deux siècles à des chrétiens une imagination païenne ? De prêter à notre poésie ces traits gréco-latins, ces attributs empruntés non à nos champs et à nos filles, mais à l'école et aux professeurs ? Ronsard et ses amis, et Malherbe et les autres, comme nous pouvons les aimer. Mais ne les aimerions-nous pas mieux s'ils n'étaient embarrassés de ce fatras d'érudition et de mythologie ?

Les humanistes de la Renaissance, éblouis par l'antiquité comme par un phare soudain démasqué, sont allés donner de la tête contre sa vitre. Emportés sur le capot du char, ils ont perdu leur route et n'ont plus voulu savoir les nouvelles du pays, des amis...

Ces pensées révolteraient-elles l'ami vénéré, l'humaniste passionné qui dort en cette tombe sous la lame de lave ?

Si Pierre de Nolhac est né là-bas, dans la montagne de l'eau

vive et de l'herbe, il a vécu son enfance ici, en cette plaine amène qui sent l'ordre, l'ampleur, l'opulence. « Riom, c'est déjà la France académique et royale », me disait Ramuz au sortir des monts du Livradois et des monts du Forez. On y est dans la Limagne de Jacques Delille et de Thomas, dans le royaume d'une tradition soigneusement repeinte aux couleurs de Rome et d'Athènes. Cette tradition, notre ami l'a maintenue, mais de bien plus haut que ces illustres devanciers, honneurs des académies. Avec une modestie, une humilité même, qui touche, à la fin de son âge, il a marqué qu'il tenait pour peu d'être un érudit, un humaniste : il s'agit, avant tout, d'être un poète, quelqu'un qui va tout reprendre dans les natures et dans la vie. L'humanisme, du reste, pour lui, était chose beaucoup plus large que l'érudition : il était le goût de la chaleur humaine dans le corps glorieux bâti par l'art auquel la vie avait enfin droit.

A vingt ans, lorsqu'il était parti pour collationner des manuscrits grecs à la Vaticane, il s'était vu honorer des conseils du vieux Renan : « Trouvez Rome avec votre âme, mon ami, et profitez de ces belles années ; il y aura toujours assez de paléographie dans votre existence ». Faire amitié avec la vie plutôt qu'avec l'école. Proche de la mort, il reprit plus grandement la leçon avec ce *Testament* plein de sa terre et des évangiles.

En définitive il n'y a qu'une leçon, il n'y a qu'une sagesse, quand se pose la question essentielle : renaître ou mourir. Lorsqu'un peuple a à refaire sa jeunesse et sa force, il lui faut toucher terre. Et aussi retrouver la lumière, la vérité, c'est-à-dire, si ce mot a un sens, l'esprit qui suscitera et nourrira la vie humaine, exactement comme le soleil suscite et nourrit celle de l'arbre.

Retour à la terre. Refrain facile que les imbéciles entonneront avec une conviction toujours disponible. Certainement c'est cela. Mais croit-on que ce soit si simple ? Comme nous voudrions prendre solidement les choses. Nous sentons que nous n'avons pas tenu d'assez près à notre terre, à notre peuple. Nos lettres, elles étaient trop loin d'elle, de lui. Vie

et art auraient dû ne former qu'une nature, précisément comme en Grèce. Tout a été remis en question pour nous devant la France ainsi défaite. On ne nous accusera pas maintenant d'être trop pieux, trop respectueux. Qu'on nous accuse même d'être injustes. Et nous n'ignorons pas tout à fait ce qu'il y a à dire en faveur d'une culture savante. Mais nous savons que notre péché a été surtout de manquer de jeunesse, de hardiesse intellectuelle. Volontiers nous les mettrions tous en accusation : tous, de ces pères romantiques, le cheveu en coup de vent et le menton dans la cravate, qui ont désappris aux Français à parler simplement, jusqu'aux arrière grands-oncles de la Pléïade qui se mirent à parler grec et latin en français. Ils en oublièrent même ce qui faisait notre mémoire, le trésor de la France en ses enfances magiques : les Evangiles, la légende des saints, des paladins, des fées ; tout cela, ses grandes chansons, ses courts proverbes, ses contes fols, ses fabliaux trop raisonnables, tout ce qui était né de sa terre comme un rosier sauvage. On pouvait tout prendre là, les images, les héros, les thèmes ; le goût du chant bien parti, le large sens épique ; cette « platitude pleine de résonances dont parle Ramuz à propos des mystères et qu'il place aux antipodes de la rhétorique gréco-latine ; cela et davantage : un génie paysan, une fraîcheur, une roideur secrètement accordée aux herbes, aux arbres, aux températures, à toute la vie de la création, un peu plus haut que les prétendues modération et clarté de nos coteaux.

Les lettres françaises mieux nourries de cette vieille sève auraient-elles été moins des lettres humaines ? Ces valeurs paysannes, ils les ont prises pour des valeurs de village et de province, alors qu'elles étaient terriennes, universelles. Au lieu de faire comme les anciens avaient fait, nos pères ont voulu refaire ce qu'avaient fait les anciens. Si les poètes avaient su ne pas partir si loin de leur peuple... S'ils avaient su faire leur trésor de ce trésor, plus pur, plus riche que celui qu'ils se sont enivrés de déterrer....

« Partout on cherche un *modèle*. Et il m'arrive d'imaginer que ce sera la mission de la France d'être ce modèle-là, de

trouver la première une forme et de l'imposer, ayant été obligée d'abord de reprendre sève à ses racines mêmes... Une France qui se serait débarrassée de certaines valeurs héritées pour en acquérir d'autres qu'elle aurait tirées de son propre fonds ». Il y a des années que Ramuz a écrit cela et nous ne savions pas le bien voir, comme nous le voyons sous cet éclairage d'éclipse et de cataclysme.

Et maintenant, saurons-nous espérer ?

Quel calme, ici. Quel lieu d'asile et de solitude. Ces rames de sapins bougent un peu, mais il n'y a pas un souffle dans l'air. L'allée monte au long de ces bandeaux de pierre gris-sombre, vers on ne sait quel horizon caché ; et l'on ne voit là-bas à son bout que l'espace, qu'une clarté ouverte dans le jour.

Ce n'est pas une paix que nous venons chercher dans ces Champs Elyséens, pas un repos, un oubli, une évasion ; et moins encore le goût des larmes et du regret et du désespoir. C'est un espoir comme celui qui s'ouvre au bout des routes, entre la banquette d'herbe et trois bouleaux battus au vent, du côté des hautes terres bleues. Il ne s'agit pas de rejeter avec un parti-pris peut-être sain, mais étroit, mais sauvage, la tradition humaniste et la discipline de ces trois derniers siècles. Il s'agit d'aller par delà retrouver notre trésor même, terrien et chrétien. Si nous nous arrêtons dans ce cimetière de lave, de sapins, de mousse, surélevé au-dessus du terroir, c'est parce qu'on y respire l'espérance. C'est parce qu'on y regarde la lointaine montagne, le pays des paysans où l'herbe est la plus verte, où sont les roches et les sources. Elle est là-bas l'espérance, dans la terre vieille et fraîche du paysan, c'est-à-dire du peuple même. Peut-être nous n'avons pas encore commencé d'être français comme nous pouvons vraiment l'être, l'esprit plus ouvert encore qu'autrefois à ce qui vient du vaste monde, mais français de tout notre sang, de tout notre sens. Et notre jeunesse, elle n'est pas derrière nous avec les grands siècles : elle est là-bas devant nous, dans la montagne.

Henri POURRAT.

« RÉVOLUTION NATIONALE » ET « RÉVOLUTION FRANÇAISE »

Notre régime politique s'est écroulé en quatre jours : le 7 juillet, le Président de la République convoquait les Chambres en session extraordinaire ; le 8 juillet, les Parlementaires arrivaient à Vichy ; le 9, le Sénat et la Chambre des Députés déclaraient qu'il y avait « lieu de reviser les lois constitutionnelles » ; le 10, vers 14 heures, l'Assemblée nationale se réunissait, délibérait et votait la réforme de la Constitution ; vers 19 heures 10, tout était fini. La République parlementaire n'était plus : elle avait soixante-cinq ans.

Faisant cette fois figure de « Notables », nos parlementaires avaient bien fait les choses : ils les avaient faites, bourgeoisement, solennellement, constitutionnellement : pas une barricade, pas un pugilat, pas une illégalité. Une simple discussion de procédure sur la façon de compter la majorité ; rien de plus, rien de moins. Toutes les majorités (celle de la Chambre, celle du Sénat comme celle de l'Assemblée) dépassèrent les majorités absolues des sièges occupés et vacants réunis. Remercions le Parlement d'avoir montré tant de sagesse en ses derniers moments et réjouissons-nous de ce que, en ces jours tragiques, il ait su écarter la guerre civile.

Car il faut remonter à la mort de Louis V, le Fainéant, lorsque Hugues Capet, duc de France et comte de Paris, fut proclamé roi à Noyon (987) « en lieu et place » de Charles de Lorraine, pour trouver dans l'histoire de notre pays un événement analogue sans coup d'Etat.

Le 10 juillet 1940, en effet, nous perdions à la fois la République parlementaire, le Parlement et le Régime d'opinions. Nous nous trouvions ramenés en 1789.

Les Révolutionnaires savaient ce qu'ils écartaient et savaient ce qu'ils voulaient.

Le savons-nous ?

I

De la Révolution Française à la Défaite, les Gouvernements successifs de la France furent des Gouvernements d'opinions. Le premier et le second Empire furent les seuls à s'écarter de cette règle.

Le Gouvernement d'opinions repose sur trois principes : Liberté, Egalité, Majorité.

« Liberté des opinions regardant la chose publique ; droit pour elles de se manifester, lorsqu'elles ne sont pas directement menaçantes pour la société ou l'Etat.

« Egalité des opinions libres dans leurs rivalités pour la conquête du pouvoir.

« Majorité acquise électoralement à une opinion lui donnant droit au pouvoir (1) ».

Mais il y a opinion et opinion, et par là parti et parti. C'est pourquoi la vie politique de la France de 1939 n'était plus celle de la France de 1914.

Dans la France de 1914, deux partis se disputaient le pouvoir : on les appelait, selon les goûts, ou les régions : les blancs et les bleus, la droite et la gauche, les réactionnaires et les républicains, les bons et les mauvais. Le ballottage était à la fois la conséquence et la cause de ce dualisme : il l'aurait créé s'il n'avait pas existé ; il le consolidait puisqu'il existait. Au premier tour de scrutin, en effet, les candidats étaient nombreux : ils couraient leur chance et non leur élection ; il s'agissait moins de « passer » que « d'arriver en tête » de la droite ou de la gauche. La valeur personnelle, la popularité, le prestige du nom, le lieu de naissance même, bref le fait d'être fils du pays et fils de son père, étaient les meilleurs atouts. Par contre, au second tour de scrutin, les diverses

---

(1) Marcel PRELOT, « *L'Empire fasciste* », p. 161.

fractions de la droite et les diverses fractions de la gauche se regroupaient derrière le candidat arrivé en tête et les deux « blocs » se reconstituaient pour la défense du drapeau. Au premier tour, on votait pour ou contre des hommes ; au second tour, pour ou contre des idées. Car on croyait aux idées.

« Rien à faire, disait Thibaudet, pour un parti qui met sur son drapeau : intérêts ». Le parti radical n'a « pas de doctrine économique, disait Alain ; il n'a qu'une doctrine politique ». Et de fait, lorsqu'une liste de « l'Union des intérêts communaux » sollicitait son entrée à la Mairie, elle ramassait plus de « vestes » qu'elle ne récoltait de lauriers. Aucun des deux blocs ne groupait des intérêts de classe ou de profession : il y avait des riches à droite et des riches à gauche ; des bourgeois blancs et des bourgeois bleus, des commerçants républicains et des commerçants réactionnaires, des artisans qui allaient à la messe et des artisans qui n'y allaient pas, des paysans amis de l'instituteur et des paysans amis du « curé » : car fonctionnaires et curés faisaient exception à la règle.

Cela ne veut pas dire que le citoyen français ne trouvait aucun intérêt personnel à passer au camp du vainqueur : le « piston », les décorations, les bureaux de tabac, les procès-verbaux de chasse ou de pêche à « étouffer » furent l'occasion de maintes « trahisons ». Mais cela veut dire que les vieux partis français ne représentaient pas des intérêts collectifs, économiques.

La gauche et la droite représentaient deux conceptions sociales, deux philosophies de l'homme et du citoyen. La gauche affirmait le culte de l'individu jusqu'aux limites de l'anarchie ; son programme était l'affranchissement de l'individu, intellectuellement par le laïcisme, politiquement par la résistance à la « tyrannie », socialement par la lutte contre les trusts. Elle était anticléricale, antifasciste (avant la lettre), anticapitaliste. La droite professait le culte de l'ordre jusqu'aux limites du droit divin. Toute autorité constituée jouissait du préjugé favorable : car l'autorité est faiseuse d'ordre et l'ordre nécessaire à la société. Pour remettre de l'ordre

dans les finances, Poincaré avait « négocié » le monopole des allumettes. Quelques semaines plus tard, le Cartel des Gauches triomphant rétablissait le monopole. Ce fut sa première réforme. La droite discutait toujours des services publics en fonction de leur rendement ; la gauche en fonction du « souffle républicain ».

Cette attitude philosophique et même théologique des vieux partis commandait leur structure. Ni l'un ni l'autre n'était un groupement d'intérêts où l'on cotisait en vue de quelque bénéfice matériel, ni une puissante organisation fortement charpentée et hiérarchisée, ni même une simple association philosophique. Ils étaient une Eglise où l'on entre par un acte de foi, où l'on restait par la foi, d'où l'on sortait par trahison, par apostasie ou par excommunication. Chaque membre avait conscience qu'il portait en lui toutes les destinées du pays. Les grands hommes y étaient plus admirés que les grandes réformes. Chacun d'eux enfin avait son sacerdoce : d'un côté l'instituteur, de l'autre les notabilités.

Une vie politique aussi éloignée des affaires n'était possible que dans la France « d'avant 14 ». Pour en arriver à discuter de l'homme et du citoyen, il faut que tout problème d'intérêt immédiat soit absent. Il fallait donc que l'unité nationale fût un fait acquis et un fait d'histoire ancienne ; il fallait que la France pût discuter de sa culture, de sa politique, de son économie, sans avoir à se préoccuper de ce qui se passait à New-York, Londres, Berlin ou Moscou. Il fallait enfin que les Français fussent autonomes les uns par rapport aux autres : bref, qu'il n'y eût pas de classes sociales. Telle était la triple condition « *sine qua non* » de la structure politique de la France de 1900. Mais, à partir de cette date, les problèmes d'intérêts immédiats commencèrent à devenir urgents. Les affaires firent leur entrée dans la politique. La structure politique de la France en fut bouleversée.

La baisse de la natalité eut des conséquences profondes qu'on ne saurait assez souligner.

En 1789, la race blanche comptait 110 millions d'individus, habitant presque tous en Europe : 25 millions étaient Fran-

çais. En 1939, la France comptait 40 millions d'habitants : Si la France avait gardé le coefficient d'augmentation européen, elle en aurait aujourd'hui près de 150 millions. Nous n'aurions sans doute connu ni la guerre de 1914, ni la guerre de 1939. Pour remédier à cette insuffisance de population, il a fallu regarder au dela des frontières : la politique des alliances devint une nécessité ; la politique impériale suivit avec quelques années de retard ; puis la politique des naturalisations. La France ayant perdu, et perdu pour longtemps, sa belle autonomie politique, la politique étrangère, la politique coloniale, la politique démographique, si étrangères aux Français, s'imposèrent progressivement à leur esprit et opposèrent les uns aux autres les membres d'un même parti. La révolution économique accentua l'évolution.

L'interdépendance économique et sociale des Français du XIXe siècle était faible. Plus encore que de nos jours, le peuple français était un peuple de paysans : 55 % de la population française habitait à la campagne ; et plus encore que de nos jours, chaque paysan produisait ce dont il avait besoin : chauffage, éclairage, textile, alimentation, etc... Seuls, le petit artisan, forgeron ou cordonnier, tisserand ou maçon, le petit commerçant, épicier ou marchand drapier, le petit industriel, fabricant de machines, trouvaient place dans cette société rurale aux productions similaires, parallèles et autonomes. Autonomes économiquement, les Français pouvaient l'être juridiquement et politiquement : le Code civil et la Déclaration de 1789 possédaient alors une « valeur expérimentale » (J. Bonnecase) incontestable. La concentration d'abord, puis bientôt l'intégration, firent surgir trusts, cartels, monopoles d'Etat, sociétés anonymes immenses, nationales et internationales ; les villes s'agrandirent et, sur les ruines de la paysannerie et de l'artisanat écrasés, une immense classe ouvrière grandit progressivement. En 1939, les classes moyennes elles-mêmes se prolétarisaient à grands pas.

Entre temps, l'interdépendance économique et sociale de la France suivait la même évolution. La grande industrie deve-

nait tributaire de l'étranger pour ses importations de matières premières et nos industries dites nationales avaient de plus en plus besoin de l'étranger pour écouler leurs produits. Quant à l'agriculture, elle souffrait de la concurrence étrangère. N'oublions pas que nous sommes revenus au protectionnisme en 1892 pour défendre la terre et que la plupart des premiers contingents de 1932 furent en faveur de l'agriculture.

Bref, pour employer deux expressions de Durkheim, la France et le Monde passèrent au XIXe siècle de la « structure segmentaire » à la « structure complémentaire ». Tout fut atteint par le séisme : le corps exécutif, le corps législatif, et le corps électoral.

La Révolution économique rappela d'abord aux Français la véritable nature du pouvoir exécutif.

Pour les rationalistes et les philosophes du XVIIIe siècle, gouverner, c'était légiférer ; légiférer, c'était « dire le droit » ; et dire le droit, c'était lire dans la Création les « rapports qui dérivent de la nature des choses ». Si « le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'homme » (Déclaration 1789), la loi abstraite suffit à tout et à tous, « soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse », pourvu qu'elle soit « la même pour tous ». Le pouvoir exécutif n'est alors qu'un simple agent d'exécution des décisions souveraines des Assemblées législatives, un agent de police dont le rôle est de faire exécuter les lois.

En réalité, gouverner, c'est agir, c'est acheminer quotidiennement au milieu des difficultés mouvantes la vie sociale d'un peuple ; gouverner, c'est prévoir. Les complications de la vie actuelle avec ses immenses problèmes économiques, sociaux, culturels, etc., nous ont rappelé cette vérité élémentaire. Le gouvernement des peuples, comme l'éducation des jeunes, ne se laissent pas enfermer dans les Codes ou les manuels de pédagogie. Les lois délimitent les terrains sûrs à l'intérieur desquels on peut et doit construire. C'est tout.

Les candidats au pouvoir ne manquèrent pas : l'exécutif et le législatif se disputèrent. Le Parlement l'emporta. Mais

son impuissance native à gouverner la France nouvelle devait nous conduire tôt ou tard à quelque accident grave. La défaite n'a fait que hâter l'échéance fatale.

Les Parlements du XIX[e] siècle faisaient de la métaphysique ou de la théologie. C'était leur rôle. Ils étaient des conciles qui représentaient des croyants. Aussi discutèrent-ils du suffrage universel, du Concordat, de l'Eglise et de l'Etat, des Congrégations, du divorce, de « l'école laïque gratuite et obligatoire », etc... D'ailleurs, que pouvaient-ils faire ? La « Gendarmerie nationale » et le Juge de Paix des cantons de France suffisaient largement à assurer la paix publique. Quels autres sujets auraient pu animer leurs séances ? Napoléon leur avait légué ses Codes et son Administration.

« Au temps de la douceur de vivre », dit M. Lucien Romier, dans les premières années du XX[e] siècle, la pratique de la liberté reposait sur l'équilibre aisé des aspirations. Le Parlement occupait son oisiveté profonde à des disputes de métaphysique, à des querelles de personnes et à des pronostications verbales de la société future. Il ne s'agissait alors que de maintenir, avec des corrections çà et là, plus ou moins heureuses, un moyenne satisfaisante. Aujourd'hui, il s'agit de créer (1) ».

Les Parlements de l'Entre-Deux-Guerres eurent en effet d'autres chats à fouetter. Il fallait faire marcher les chemins de fer, faire pousser le blé et arracher les vignes, organiser des secours pour les chômeurs, électrifier les campagnes, « urbaniser » les villes, discuter du change, de la monnaie, des prix, etc... etc... Le franc de germinal avait duré plus d'un siècle ; mais de 1928 à 1940, la monnaie française connut cinq dévaluations : juin 1928, octobre 1936, juillet 1937, novembre 1938, février 1940. Pour discuter sur le dogme républicain il fallait un concile : la République l'avait. Pour s'occuper des affaires de la Maison France, il fallait un chef : la France n'avait qu'un Parlement auquel faisait défaut la possibilité physique et morale de prendre une décision. On ne « parle

(1) L. Romier, « *Explication de notre Temps* », p. 222.

mente » pas à six cents sur une affaire technique ; on la discute à six sous l'autorité d'un responsable. A six cents, on decide de ne rien décider ; on vote : « ni dévaluation, ni déflation ». Le Parlement comprit enfin son impuissance : chaque fois que la situation devint grave, il vota les « pleins pouvoirs ». Mais il était déjà trop tard.

Puisque le Parlement ne dogmatisait plus, les vieux partis politiques devenaient des anachronismes : il ne leur restait plus qu'à disparaître ou à transformer le régime. Ils se laissèrent corrompre par le marxisme.

Le marxisme apparut dès la fin du XIXe siècle. Fils de la révolution économique et non de la Révolution Française, il apporta dans la vie politique du pays des principes, des méthodes, qui précipitèrent le régime vers sa ruine.

Un parti était jadis un groupe de croyants réunis autour d'un programme dont le double but était de définir le bien commun de la nation et de proposer les moyens les plus propres à la réaliser. Les partis marxistes furent des partis de classe, et non des partis nationaux ; ils ne sollicitèrent que les voix de la classe ouvrière dont ils furent les représentants officiels. Ils firent ainsi du parti politique un groupement d'intérêts qui entendait user du pouvoir jusqu'au bout : totalement. Toutes les règles du jeu étaient violées à la fois. Au lieu de deux partis, nous en avions trois : une gauche marxiste, l'ancienne gauche républicaine refoulée au centre, l'ancienne droite. Au lieu de discuter de l'Homme et du Citoyen, on discutait intérêts : car les autres partis se virent obligés de jouer le nouveau jeu. Les conflits entre classes, entre professions, entre ville et campagne, entre débiteurs et créanciers remplacèrent les conflits idéologiques entre individus. La Rue enfin remplaça le Parlement. On le vit en 1934 et en 1936. La crise de l'Etat était ouverte.

La double leçon de cette double expérience politique est évidente.

Le régime d'opinions, le Parlement et la Démocratie sont incompatibles avec des partis représentant des groupements

d'intérêts. La libre concurrence n'est organisatrice du bien commun ni en politique ni en économie.

Le Parlement est aujourd'hui incapable de « gouverner ».

Cela ne veut pas dire que la Démocratie parlementaire fût impossible dans la France nouvelle. Nous aurions pu sauver ce que l'Amérique et l'Angleterre ont sauvé. Mais il aurait fallu deux choses : premièrement que la France se souvînt de Montesquieu et fît appel à la « vertu » ; deuxièmement qu'elle se donnât un Gouvernement capable de gouverner. Elle recourut aux « facilités » et se donna le Parlementarisme.

II

Nous avons fait table rase du passé. Nul n'en regrettera la « République des Camarades ». Mais une table rase n'est pas une Constitution. Or la France a besoin d'une Constitution et d'une bonne Constitution, c'est-à-dire d'un régime politique adapté au « climat » et au « génie » du peuple français.

Le problème à résoudre est facile à énoncer. Il faut, dans le cadre français, trouver un gouvernement qui, désormais, soit capable de gouverner et qui, demain, soit encore en liaison avec le pays.

A. — Si nous regardons au delà des frontières, nous apercevons des gouvernements dits personnels, des gouvernements dits totalitaires et des gouvernements plus ou moins représentatifs. Toutes ces expériences peuvent nous fournir des leçons.

Le Gouvernement français actuel, abstraction faite des aménagements ultérieurs promis et annoncés dans les Actes constitutionnels, est un gouvernement personnel. Deux traits caractérisent ce régime politique :

1°) Tout le pouvoir appartient à un seul chef ; tout relève de lui : l'exécutif, le législatif, et même, dans une certaine mesure, le judiciaire. Toute l'activité est concentrée entre les mains d'un seul homme. Aucune parcelle du pouvoir ne lui échappe. La façon dont ce chef est arrivé au pouvoir ne

change pas la nature du régime. Que son ascension à la magistrature suprême se fût faite par la légalité ou l'illégalité, la violence ou la persuasion, peu importerait.

2°) Le « chef de l'Etat » ne s'appuie officiellement ni sur un parti, ni sur une classe, ni sur un groupement d'intérêts ; il ne se proclame le représentant exclusif d'aucune fraction de la Nation ; il veut représenter toute la Nation.

La dictature est un fait ; elle n'est pas une philosophie.

Pareil système ne peut être définitif. Il a contre lui les textes constitutionnels antérieurs, le « génie » français, ses propres inconvénients.

L'Assemblée Nationale a donné « tous pouvoirs au Gouvernement de la République, sous l'autorité et la signature du Maréchal Pétain, à l'effet de promulguer par un ou plusieurs actes une nouvelle Constitution de l'Etat français. Cette Constitution devra garantir les droits du travail, de la famille et de la patrie. Elle sera ratifiée par la Nation et appliquée par les Assemblées quelle aura créées ».

Si les mots ont un sens, l'Assemblée Nationale subordonne l'exercice des pleins pouvoirs à quatre conditions.

Que la nouvelle Constitution soit promulguée par le Gouvernement de la République. Le Maréchal perdrait ses pouvoirs constituants sous une Monarchie, à moins que celle-ci, ayant été ratifiée par la Nation, ne l'autorise à faire une nouvelle Constitution.

Que la nouvelle Constitution garantisse les droits du travail, de la famille, de la patrie.

Qu'elle organise des Assemblées : le texte ne dit pas explicitement et directement que ces assemblées doivent être législatives ; mais la condition qu'il énonce serait purement académique si l'une au moins n'était pas législative.

Qu'elle soit ratifiée par la Nation.

Le génie français n'est guère favorable aux gouvernements dits « personnels ». L'échec du Second Empire en est la preuve, et un certain article de la Déclaration des Droits de l'Homme lui paraîtra toujours actuel. « Toute société dans laquelle la garantie des droits n'est pas assurée, ni la sépa-

ration des pouvoirs déterminés, n'a point de constitution » (art. 16).

Enfin les inconvénients du système sont manifestes.

Certes sa parfaite simplicité l'impose dans les circonstances graves qui exigent des décisions énergiques et rapides. Le recours à la procédure des décrets-lois par la IIIe République elle-même est le plus beau témoignage d'efficience qu'on puisse lui rendre.

Par contre, la dévolution du pouvoir sème sur sa route quelques écueils mortels. Comment, pour employer le langage des scolatiques, le pouvoir passera-t-il d'un « prince » à un autre « prince » ? Le problème est inévitable, tant que les « princes » seront des hommes et que les hommes seront mortels.

La désignation directe du successeur par le « prince régnant » ou le « consul en charge » est une formule ; mais l'histoire nous apprend à son sujet que ce genre de testament politique n'est guère respecté. La volonté du Roi Soleil elle-même fut bafouée par le Parlement. L'hérédité nous ramène à la Monarchie. L'élection par le peuple ou par de larges assemblées rétablit peu à peu la Démocratie. Les collèges restreints d'électeurs préparent l'Oligarchie.

La « douceur de vivre » et le facteur « temps » sont, eux aussi, de gros écueils. Après l'ère du pouvoir personnel, l'ère des courtisans apparaît tôt ou tard ; après l'ère des collaborateurs, celle des profiteurs. Au bout de quelques années, du haut en bas de la hiérarchie, à la « ville » comme à la « province », « l'intrigue » ou « la faveur » l'emportent de nouveau sur le « mérite » et le « travail ». Cette évolution est plus ou moins rapide ou plus ou moins lente selon l'énergie du chef ou des chefs qui se sont succédé au pouvoir. Mais il est rare que l'ère du devoir dure soixante-cinq ans : Louis XIV eut pour successeur Louis XV. L'antagonisme éternel entre gouvernants et gouvernés, antagonisme que le système démocratique s'efforce d'atténuer par les élections, éclate tout à coup en Révolution.

A l'exemple des régimes d'opinions, le régime totalitaire

tient à garder le contact entre la Nation et l'Etat. « En même temps qu'il écarte le peuple du pouvoir, il s'emploie à le rapprocher de l'Etat. Il refuse aux masses la capacité gouvernante et, partant, l'influence sur la marche des affaires publiques, mais il reconnaît dans la réalité l'extrême importance de leurs comportements. Par suite, si le régime se proclame antidémocratique, il a garde de s'avouer de même antipopulaire. Tout au contraire, il prétend être beaucoup mieux et beaucoup plus réellement que le démo-libéralisme, un Etat populaire (1) ». A cet effet un parti politique lui paraît nécessaire, pour garder ce contact entre les masses et le pouvoir, le régime « démocratique » a recours aux partis politiques. Le régime totalitaire ne refuse pas le procédé ; mais un seul parti lui suffit, car la façon dont il entend établir le contact différera profondément du système libéral.

Tous les démocrates admettent, avec des degrés dans l'expression, que l'Etat doit rester aux écoutes de la Nation. A la limite, les « comitards », dont Alain fut le parfait théoricien, prétendent même que la fonction publique doit rester l'humble servante des appétits particuliers. Quoi qu'il en soit des exagérations d'Alain, tous les démocrates affirment que le sens du courant est ascendant, que la vie monte. C'est pourquoi la multitude des partis ne les choque pas : chacun de ces partis fera connaître à l'Etat une fraction de l'opinion. Le totalitarisme renverse le courant : la vie doit aller de l'Etat à la Nation ; le parti n'a plus un rôle d'information, mais un rôle d'éducation. Ainsi, de même que l'Eglise catholique a ses congrégations dont le but est de réchauffer la foi des tièdes, de convertir les incrédules et d'enflammer les vrais croyants, de même l'Etat a « le » parti, dont le but est identique. Le parti possédera donc une multitude de ramifications sportives, scolaires, artistiques, coloniales, culturelles, etc. comme les congrégations possèdent une multitude d'œuvres temporelles.

La comparaison est des auteurs italiens eux-mêmes. Elle

---

(1) Marcel PRELOT, « *L'Empire fasciste* », p. 201.

exprime d'ailleurs plus qu'une similitude superficielle ; elle énonce une analogie profonde. L'Etat totalitaire n'est pas un simple fait juridique, comme la dictature ; il est avant tout un fait philosophique. L'Etat revendique une mission : s'il recherche l'enthousiasme des masses, c'est moins parce qu'il en a besoin, que parce qu'elles doivent s'enthousiasmer pour l'idéal que l'Etat leur propose. Si le parti est unique, c'est moins une question de rendement qu'une question d'orthodoxie : la vérité est une. L'Etat totalitaire revendique pour lui ce que les vieux partis français revendiquaient pour eux.

Un seul parti est nécessaire et suffisant. Plusieurs partis disperseraient l'effort de l'Etat ; le rendement en serait affecté. Le monopole est plus qu'une nécessité, il est un devoir.

Ce changement de perspective modifie à son tour la structure interne du parti. Celui-ci n'est plus une association indépendante ayant sa vie propre en dehors de l'Etat ; il est un service public. Comme un service public, il est régi par des dispositions légales ; comme un service public, il contrôle sévèrement l'entrée des candidats ; comme un service public, il fait de ses dirigeants de hauts dignitaires de l'Etat.

Le système « totalitaire » crée des gouvernements aptes à gouverner. C'est un mérite que ses adversaires eux-mêmes ont toujours reconnu.

Est-il capable de maintenir le contact entre gouvernants et gouvernés ? Nous n'avons à juger ni de ce qui se passe ailleurs, ni à formuler une réponse académique. La seule question qui se pose pour nous est de savoir, selon les termes mêmes du Maréchal Pétain, si pareil système convient au « génie » et au « climat » de la France.

Pour doter la France d'un parti unique, il faudrait une doctrine sur l'Etat, la personne, le travail, la famille, etc... Une grave difficulté apparaît aussitôt. Quelle sera cette doctrine ? Est-il vraisemblable que les vieux courants de la politique française ne réagissent pas ? Est-il vraisemblable que le courant humaniste, cartésien, philosophique, révolutionnaire. puisse disparaître en quelques heures de l'histoire de France et rester dans sa littérature. A moins de brûler Mon-

taigne, Descartes, Rousseau et tous les « Philosophes », des centres de résistance apparaîtront périodiquement. Est-il vraisemblable que les nouveaux courants soient emportés sans résistance ? A-t-on songé aux « Deux Sources » ? Faudra-t-il les brûler aussi ? Que restera-t-il alors dans nos bibliothèques ?

Les étrangers prétendent qu'un des charmes de la France, est l'immense variété de ses paysages, de ses écrivains, de ses philosophes. Allons-nous renoncer à ce « charme », nous uniformiser, et déplaire au monde entier ?

Nos défauts (ou nos insuffisances) s'opposent aussi à ce que nous devenions de « vrais » totalitaires. Nous sommes, dit-on, un peuple vieux. Si l'observation est exacte, on pourra soumettre le peuple de France à quelques disciplines extérieures sans trop de difficultés, mais il devient impossible de refaire son esprit.

Enfin, — c'est un fait historique, — tous les Etats totalitaires font une large place au nationalisme...

B. En réalité, la question n'est plus tout à fait neuve.

Dans son Message du 11 octobre, le Maréchal nous affirme que la France doit conserver sa culture gréco-latine. L'Italie ne l'a pas répudiée ; l'Allemagne l'a fait : elle ne veut plus du Droit romain. Sa position est plus logique. Ni l'humanisme, ni le Droit romain ne conduisent vraiment à l'Etat dit totalitaire.

Les nouveaux textes constitutionnels vont beaucoup plus loin. L'Assemblée Nationale avait demandé des « Chambres » ; l'Acte constitutionnel numéro 2 exige que la guerre ne soit pas déclarée « sans l'assentiment préalable des Assemblées législatives ».

Cela veut dire que l'une, au moins, de ces assemblées aura pouvoir délibérant et non simple pouvoir consultatif. Aucun gouvernement dit totalitaire, actuellement existant, ne possède de pareilles assemblées.

Quelle que soit la façon dont ces assemblées seront élues, le seul fait que l'une au moins sera « délibérative » éloigne

singulièrement la future Constitution française des Constitutions dites totalitaires.

Le texte voté par l'Assemblée Nationale et les Actes constitutionnels contiennent en effet plus de précisions qu'il ne semble, ou, tout au moins, éliminent déjà bien des solutions, qu'il s'agisse du pouvoir gouvernemental, du pouvoir législatif ou du pouvoir exécutif.

La Constitution de 1940 reconnaît (enfin !) un *pouvoir gouvernemental* distinct du pouvoir exécutif et du pouvoir législatif.

Cette mise en évidence du pouvoir gouvernemental est heureuse. La Constitution le confie au Chef de l'Etat : la solution n'est, en soi, ni démocratique, ni anti-démocratique. La République américaine possède, comme l'Etat français, un Chef de l'Etat qui est à la fois Chef suprême et président du Conseil. Des deux côtés de l'Atlantique, le Chef de l'Etat nomme et révoque les ministres qui ne sont responsables que devant lui. Des deux côtés, les ministres sont individuellement responsables. Le « Cabinet » est dissous.

Fallait-il néanmoins conserver la distinction du Chef de l'Etat et du Président du Conseil, distinction qui nous était familière ? La réponse à donner à cette question dépend tout entière du problème préalable suivant : la responsabilité individuelle des ministres devant le Chef de l'Etat supprime-t-elle *nécessairement* toute la raison d'être d'un Président du Conseil ?

D'autre part, lorsqu'il existe des Assemblées législatives, il faut un Etat-tampon entre le Chef de l'Etat et les Assemblées. A moins que celles-ci et celui-là n'aient été élus pour peu de temps et par le même corps électoral (comme il arrive aux Etats-Unis) de graves conflits sont inévitables. Un changement de ministres permet de surmonter alors bien des difficultés.

Nous devons avoir aussi des « *Assemblées législatives* ». La loi du 10 juillet demandait des Assemblées ; l'Acte constitutionnel numéro 2 nous promet des « Assemblées législatives » ; les deux mots, mis au pluriel, sont riches de sens.

Ils éliminent d'abord le système de la Chambre unique.

Comme, d'autre part, il est peu probable que le Maréchal nous dote de trois ou quatre Assemblées, cette pluralité deviendra sans doute une dualité.

En français, une Assemblée « législative » est celle qui a le pouvoir de faire des lois, c'est-à-dire celle qui a le droit d'initiative, le droit de délibération et le droit de vote. Il n'est pas nécessaire, lorsqu'il y a plusieurs Assemblées, que tous ces droits soient possédés par chacune d'elles ; mais il faut alors que l'ensemble du corps législatif les possède tous. L'Acte constitutionnel numéro 2 le reconnaît implicitement : puisque le pouvoir législatif, plein et entier, attribué par l'article premier au « Chef de l'Etat », n'est que provisoire ou exceptionnel, cela veut dire sans doute qu'en temps normal ce même pouvoir, plein et entier, appartiendra aux assemblées législatives.

Comme il est également peu probable que le Maréchal ressuscite la Chambre des Pairs, il ne lui reste plus que deux solutions : ou bien créer deux Chambres parallèles ; c'était le système de 1875, ou bien créer une Chambre des Députés et une Chambre corporative avec attributions inégales ; c'est le système portugais. Dans la Constitution portugaise, en effet, la Chambre corporative donne son avis sur tout texte soumis à l'Assemblée nationale ; ses contre-projets sont défendus par un Député ou un Ministre.

Quant au pouvoir exécutif, il appartient au Chef de l'Etat comme il appartenait naguère au Président de la République. Malgré l'identité des formules, la réalité n'est pas la même dans les deux cas. Sous le régime de 1875, l'exécutif était exercé, en fait, par le Cabinet. Sous le régime de 1940, il est exercé, en fait, par le Chef de l'Etat lui-même.

Telles sont les données actuelles de la Constitution de 1940. Trois points restent encore à définir : le pouvoir législatif ordinaire, la nomination du Chef de l'Etat, le recrutement des Assemblées.

La Constitution portugaise partage le pouvoir législatif entre le Président et les Assemblées. Celles-ci peuvent autoriser les décrets-loi et celui-là peut les utiliser de lui-même

dans les circonstances graves. La France a utilisé elle-même les décrets-lois pendant quinze ans. Ces dernières années, le Gouvernement possédait même les pleins pouvoirs pendant les sessions parlementaires. Ils étaient automatiques en temps de guerre. En somme, l'expérience des décrets-lois est trop concluante pour qu'elle soit abondonnée. D'ailleurs, sans décrets-lois, le « pouvoir gouvernemental » repasserait aux Assemblées législatives.

Les expériences d'Assemblées corporatives sont encore récentes. Aucune d'elles n'est concluante. Mais pourquoi ne pas en élargir la base ? Il faudrait y faire entrer, à côté des professions, les familles, les communes, les provinces et les grands Corps de l'Etat, y faire entrer aussi tous les représentants des grandes « causes » nationales ? Pourquoi se priver de toutes ces élites ? A côté des forces économiques, il y a les forces culturelles et les forces morales.

La nomination du Président et la constitution d'un corps électoral resteraient alors le gros point à débattre : toutes les hypothèses sont encore possibles. Nous ferions du neuf si, là encore, nous savions donner une large place aux élites naturelles de la Nation, à ceux qui représentent les nécessités de toute vie publique : famille, métiers, pays, et de toute civilisation digne de ce nom : art, culture, dévouement.

CONCLUSION

Toutes ces discussions sur les institutions politiques ne doivent pas nous induire en erreur. Nous avons trop compté sur l'individu. C'est entendu ! Gardons-nous de l'erreur inverse. Comptons moins encore sur les institutions.

« Les formes des institutions constitutionnelles sont d'une importance moindre que les croyances politiques. L'expérience prouve qu'aucune forme d'institution n'a par elle-même la vertu de réaliser le juste équilibre du pouvoir, de l'ordre et de la liberté » (1). Ce témoignage est d'autant plus

(1) Hauriou : « *Précis de Droit constitutionnel* », 1re édition. Préface, p. VI.

curieux qu'il émane de celui-là même qui s'est efforcé de rappeler aux juristes français la puissance des institutions.

Les changements de régime portent à croire que de bonnes institutions suffisent à tout, que désormais l'effort rédempteur des consciences est inutile ou moins utile, qu'il suffit de plier les corps pour soumettre les âmes.

Dans tous les temps et dans tous les pays, cette croyance aveugle aux institutions a préparé de cruelles désillusions. En France, le réveil serait particulièrement dur : on ne façonne guère le Français du dehors : il a trop d'esprit critique et de finesse psychologique pour croire à des maîtres qui ne croiraient pas. Son anticléricalisme d'hier est la preuve manifeste que les choses saintes elles-mêmes seront rejetées si les mains qui les présentent sont malpropres ou trop lourdes d'argent.

Nous avions oublié que les peuples ont la liberté qu'ils méritent : elle est, en effet, une récompense, et non pas un système.

Mais l' « ordre », pour reprendre la trilogie d'Hauriou, est lui aussi une récompense ; il n'est pas un produit. Car l'ordre humain est un ordre vital qui doit se faire et se défaire à chaque instant, et qui demandera toujours plus de services que de revendications.

« Notre défaite est venue de nos relâchements. L'esprit de jouissance a détruit ce que l'esprit de sacrifice a édifié. C'est à un redressement intellectuel et moral que d'abord je vous convie.

Français, vous l'accomplirez, et vous verrez, je le jure, une France neuve surgir de votre ferveur ».

André DESQUEYRAT.

LES CHANTIERS DE LA JEUNESSE

Pour la rénovation des âmes françaises

Lentement, l'oriflamme tricolore s'élève au haut du mât.

Tout à coup, au milieu du silence impressionnant, un appel retentit, fortement scandé : « Jeunesse ! »

« France ! » répondent d'une voix ferme 200 jeunes, alignés, immobilisés dans un impeccable garde à vous.

Ce sont les élèves d'une session de cadres organisée à la Faulconnière, à quelques kilomètres de Gannat. De la vaste terrasse du château où sont massés les assistants, tête-nue, la vue s'étend sur la plaine ensoleillée du Bourbonnais jusqu'aux monts de la Madeleine et des Bois Noirs qui, là-bas, s'estompent dans la brume. Cependant l'attention se concentre sur la personne du Maréchal Pétain qui passe en revue les jeunes chefs figés dans leur immobilité.

Mais voici qu'ils vont prêter serment.

A l'appel du chef, un à un, chacun des groupes fait trois pas en avant et proclame :

> « Au nom de mon équipe, je m'engage à travailler de toutes mes forces, de mon esprit et de mon cœur, avec courage, persévérance, et jusqu'à la mort pour le salut de la France ! »

Le salut de la France ! C'est la raison d'être des divers groupements de jeunesse créés depuis l'armistice, et spécialement des chantiers de Jeunesse dont nous nous proposons de parler ici.

LES ÉCOLES DE CADRES.

En effet, l'école de la Faulconnière, fondée le 16 septembre dernier, et transportée par la suite à Uriage, est destinée à

fournir des cadres, non seulement aux équipes de jeunes chômeurs, aux Compagnons, mais encore aux Chantiers de Jeunesse et à bien d'autres mouvements. Lors de la visite du Maréchal, le 20 octobre dernier, 95 élèves déjà passés par cette école étaient partis aux Chantiers, 49 s'y préparaient, tandis que 119 allaient fonder 16 écoles subalternes destinées à pourvoir, elles-aussi, au perfectionnement des cadres de jeunesse.

Ceci pour la zone libre, car en zone occupée, d'autres écoles fonctionnent, l'équivalent de la Faulconnière se trouvant à Sillery (Marne). Mais tous les Chefs — ou futurs Chefs — ne passent pas par ces écoles ou leurs annexes. Bien loin de là. Le séjour qu'on y fait constitue une sorte de « retraite spirituelle », plutôt qu'une formation proprement dite. Ces écoles n'appartiennent à aucun Mouvement de Jeunes, mais accueillent volontiers à leurs sessions tous ceux qui veulent en profiter, pourvu qu'ils fassent partie des cadres de jeunesse.

LA RAISON D'ÊTRE DES CHANTIERS DE LA JEUNESSE. — LEUR PREMIER CONTINGENT.

Le complément de formation donné dans ces écoles est bref, trop bref, malheureusement, de l'avis de beaucoup. Ces sessions ne durent que deux ou trois semaines. Aussi songe-t-on à leur consacrer plus tard, un et même trois mois. Mais seulement plus tard. Car pour débuter, il était impossible de leur accorder un tel laps de temps.

Heureusement beaucoup de ceux qui font fonction de chefs des chantiers de jeunesse étaient déjà formés, il y avait urgence à encadrer les 100.000 recrues de la classe 40, qui mobilisés l'an dernier, presque au moment de la débacle, ne connurent de la vie militaire que le désarroi de la retraite, le bombardement sur les routes des convois de réfugiés, les troupes mal encadrées de l'arrière, l'oisiveté des dépôts, le laisser-aller des vieilles classes maugréant contre les « lenteurs » de leur retour à la vie civile..., tout cela dans l'atmosphère dissolvante de désordre et d'indiscipline qu'engendre fatalement, dans

l'armée, la défaite. Comment le moral, la mentalité des jeunes recrues n'en auraient-ils pas été affectés ?

Or, c'est sur la jeunesse que la Maréchal comptait en partie pour travailler au relèvement national. D'où la nécessité qu'elle fût consciente de sa mission et qu'elle s'y préparât. Pour les jeunes de la classe 40, la préparation n'allait pas être facile : ils paraissaient tellement désabusés ! Impossible de compter sur les résultats d'une formation militaire qui n'était pas seulement commencée. Le vainqueur s'opposait d'ailleurs à ce que ces jeunes gens fussent initiés au maniement des armes et qu'on en fît des soldats. C'est pourquoi furent imaginés les « Chantiers », organisations essentiellement civiles, où, dans le coude à coude du travail en commun, loin de toute propagande délétère, par une vie un peu rude, mais saine et empreinte d'amitié, on leur forgerait une âme nouvelle, une âme commune, éprise d'idéal.

Là, du moins, ç'en sera fini de la lutte sociale ; la camaraderie du travail amortira et abolira le heurt des classes. Plus d'individualisme, plus de cet égoïsme, trop souvent qualifié de « débrouillardise ». Chaque « jeune » travaillant non pour lui, mais pour tous, apprendra la joie de l'effort, la franchise, l'amitié vraie. Ainsi sera donné, en dehors de toute politique et de toute tendance confessionnelle, à toutes les classes confondues, un complément d'éducation morale et virile. Les mieux doués se révéleront chefs, et tous deviendront des « hommes sains, honnêtes, communiant dans la ferveur d'une même foi nationale ». (Règlement des Chantiers de Jeunesse).

Mais il fallut créer de toutes pièces cette organisation, sans l'appuyer sur les services de l'armée. On dut donc la pourvoir, sans retard, de ses services propres : encadrement, équipement, règlement, moyens de transport, camps de ravitaillement, administration, etc.

CE QU'ON ATTEND DES CHEFS.

En hâte, des cadres furent improvisés, uniquement formés de volontaires, pour la plupart jeunes hommes de 25 à 30 ans, démobilisés, que leur vie antérieure avait préparés plus

que d'autres au rôle de chefs qu'ils assument aujourd'hui.

Dans l'ensemble, à en juger par l'abondante documentation que nous compulsons, les choix s'avèrent bons, avec d'inévitables exceptions.

Or, le poste exige une rude abnégation et un rare savoir-faire.

Le chef partage, à peu près, la vie de ses hommes. Toutes considérations faites, sa solde, quelle que soit l'importance de son poste, est relativement modeste. Or, remarquons-le, ce sont là des postes, sans avenir pour les jeunes qui les tiennent.

D'autre part, il n'est guère facile de chercher à se distraire hors des Chantiers, ceux-ci se trouvant fréquemment établis en pleine solitude, dans la montagne ou la forêt et parfois loin des villes et même des villages. Pour s'habituer à cette frugalité, il faut aimer la « nature », avoir en quelque sorte un tempérament de scout, de l'ardeur, de l'entrain, ce qui suppose une foi profonde en l'œuvre de relèvement entreprise.

« Le métier est intéressant, nous écrit un de ces jeunes chefs qui y croit. La méthode est simple : donner le goût du travail et de la discipline par l'exercice du travail et de la discipline en petites équipes. La condition essentielle est d'avoir de bons chefs qui mettent un véritable esprit de famille dans chaque équipe : notre rôle est de former ces chefs d'équipes... Le travail le plus fructueux se fait, dans les camps, par l'action personnelle du chef qui arrange les petites histoires de querelles, vols, etc... et s'efforce d'amener la réconciliation en faisant loyalement reconnaître à chacun ses torts. C'est là, peut-être, que sont goûtées les plus grandes satisfactions du commandement. Métier ingrat, direz-vous ! Oui, mais qui attache les hommes à leur chef et permet à celui-ci d'obtenir beaucoup d'eux. Il faut leur apprendre à avoir confiance en lui. »

N'avions-nous pas raison de dire qu'il fallait de la part des chefs, une foi profonde en l'œuvre à laquelle ils se dévouent, et des qualités humaines fort au-dessus de la moyenne ?

« Un fait qui saute aux yeux, lisons-nous dans une autre lettre, c'est le changement de nos rapports avec les chefs : ceux-ci sont à base de beaucoup plus de compréhension et beaucoup plus de collaboration. Cette atmosphère plus libérale qu'à l'armée, liberté effective, esprit de

collaboration entre inférieurs et supérieurs, activité dirigée, autant que possible, dans le sens des aptitudes de chacun, met les gens dans un climat plus naturel, plus vrai, et facilite l'influence. D'autant que les moments de contacts, de camaraderie sont plus fréquents, plus faciles que lorsque l'instruction militaire se poursuivait intensément. »

Chaque « Chantier » ou « groupement » réunit de 2.000 à 2.400 « jeunes » que commande un « chef de groupement » et deux assistants. Il se divise lui-même en dix camps de 200 hommes, pourvus chacun de leur « chef de camp » et de ses deux assistants. Les camps, à leur tour, se subdivisent en 10 patrouilles de 20 hommes, sous la responsabilité d'un « chef de patrouille » et de son assistant.

Les chefs portent le même costume que les « jeunes », au moins quand il s'agit du costume de sortie ; de couleur kaki ou « vert forestier », il se compose d'un jersey, d'une culotte de golf, de molletières, d'une pélerine, d'un béret et d'une ceinture de drap bleu. De petites bandes blanches, cousues sur la poitrine, à l'endroit de la poche ou des cordelières vertes ou rouges servent de signes distinctifs. Les « jeunes » doivent à leur chef le salut, salut spécial de la main plate.

LES GROUPEMENTS DE CHANTIERS.

Il y a présentement 40 Chantiers dispersés un peu partout, dans les Alpes, le Plateau Central, les Pyrénées, les bords de la mer, etc.

Un de nos amis nous faisait, en date du 9 octobre, la description de l'emplacement de l'un d'eux :

« Imaginez-vous une vaste solitude montagneuse, rocailleuse. Partout du rocher, des cailloux, d'où sortent de nombreux, mais jeunes sapins. Le village voisin, T..., est à 1/4 d'heure (1/2 heure en montant) du camp. Les hommes (que l'on appelle ici : les jeunes) habitent encore sous la tente. Mais entendons-nous, des tentes perfectionnées. On leur a fait construire des murs avec pierres qui abondent ici ; ces pierres cimentées avec de la terre glaise les mettent bien à l'abri de la pluie, du vent (le terrible mistral !)... Dans chaque maison, il y a un poële ou un foyer. Pratiquement ce serait de véritables maisons, si ce n'était la couverture faite de toiles de tentes. D'ailleurs, les toiles de tente, surtout quand elles sont doublées, protègent bien de la pluie.

« Le P. C., bureau-chambre du chef de groupe et des assistants,

les services (pharmacie, coiffeur...) et les magasins (magasins à vivres, à outils, etc.) sont groupés dans une vieille ferme inhabitée.

« Ce camp n'est d'ailleurs que provisoire ; il y a actuellement en construction à 1 km. d'ici, le futur camp définitif que les jeunes du contingent actuel ne verront jamais, car il s'agit d'un gros travail et les matériaux ne viennent pas vite. »

Au début de septembre, un autre dépeignait son arrivée au Chantier où il était affecté :

« Voici enfin notre terrain... : onze kilomètres de régions presque inhabitées et nous voilà, paraît-il, au camp : des pins, toujours des pins, avec quelques chênes-lièges. Et, en avant, nous faisons le camp, en toile de tente ; chaque chef de patrouille choisit son emplacement...

« A l'heure actuelle, les travaux d'aménagement sont presque terminés : on embellit. Cela finit par n'être pas trop mal au point de vue esthétique : silvestre et rustique. Les baraques arrivent en morceaux détachés, nous les monterons. Les travaux commenceront lundi prochain. Le plus gros morceau consiste à construire une grand'route enlaçant toute la forêt et la protégeant contre les incendies, le grand fléau du pays. En plus, quelques travaux forestiers. Actuellement, de pair avec l'aménagement du camp, nous préparons un vaste stade pour les sports. »

Très fréquemment les camps d'un même Chantier sont fort éloignés les uns des autres.

« Prenez une carte de la région de Nyons, écrit un « jeune ». Le centre de notre groupement est à Grignan ; il y a des groupes à Aiguebelle (N. O.), à Salles (N), à Toulignan (N. E.), à Chantemale (S. O.) et à Chamaret (S.). Ces groupes sont perdus en pleine nature, à 2 ou 3 km. du village voisin. »

Et un autre :

« Le groupement est disséminé sur 15 km. de rayon, environ. »

D'un aumônier :

« Les Chantiers sont à 2 ou 3 heures de marche les uns des autres. Après avoir essayé 3 mulets plus ou moins cabochards, j'en ai essayé un quatrième qui grimpe comme un chat et ne se fait pas trop prier pour prendre la route que je désire ! »

Etant donné cette dispersion, on comprendra que les groupes soient souvent nettement indépendants les uns

des autres et que le chef qui y commande soit « maître et roi, après Dieu ! ». Car

« le rôle du chef de groupe est de tout surveiller, de s'occuper de tout ce qui fait la vie de son camp : trouver des travaux, des champs à cultiver, passer des contrats avec les gens, s'occuper de l'administration, etc., etc... »

Il doit prévoir l'organisation du camp, sa salle de réunions, son journal de quinzaine, ses conseils librement discutés, ses jeux, ses veillées, un programme de culture générale qui bien souvent a été rédigé par les Equipes Sociales, la causerie qu'y doit faire le Chef.

LA VIE DES « JEUNES » DANS LES CHANTIERS.

Voici, à titre d'exemple, l'horaire adopté dans un camp.

6 heures : Réveil, toilette, culte religieux facultatif.
7 heures : Salut aux couleurs, café.
8 heures : Inspection du camp.
8 heures 30 : Jeux, chants, installation du camp, bricolage, séance d'hébertisme, bains, cuisine.
10 heures 30 : Conseil du C. P.
11 heures : Repas, temps libre.
13 heures à 18 heures : Travail.
19 heures : Repas.
20 heures : Veillée.
21 heures : Extinction des feux (1).

Certains de nos correspondants ont été fort impressionnés par le salut matinal au drapeau. « Avec ses cinq minutes de silence, écrit l'un d'eux, il constitue pour les non croyants un

(1) Il y a bien des variantes suivant les camps. Un de nos correspondants nous donne par exemple l'horaire suivant : 6 h. 1/4, présentation au drapeau ; 6 h. 1/2 éducation physique suivant la méthode Hébert ; 7 h. 15 toilette, 7 h. 1/2 café, 8 h. travail, 11 h. rassemblement journalier (rapport), 11 1/2 repas. Après-midi : travail jusqu'à 18 h , heure à laquelle on descend le drapeau. 18 h. 1/2 repas. 20 h. 1/2 appel. Notre correspondant ajoutait d'ailleurs : « Jusqu'ici les jeunes ne travaillent qu'une 1/2 journée. Mais le travail prendra bientôt le plus clair de la journée ».

Voici un autre horaire datant des premiers mois ; le travail y occupe une place moindre que ci-dessus : 6 h. lever, revue de cantonnement ; 7 h. salut au drapeau et déjeuner. De 8 h. 45 à 9 h. gymnastique. De 9 h. à 11 h. travaux suivis d'un temps libre d'une heure. Après-midi, sieste jusqu'à 3 heures, en théorie. Mais en pratique, fréquemment réunion avec les chefs de patrouille à 2 h. 1/2. Travaux jusqu'à 5 h. 1/2, — 6 h. temps libre (pendant l'automne, on pouvait se baigner), 7 h. dîner, 8 h. veillée avec chants, méthode scoute, mais sans feu, 21 h. coucher.

moment de recueillement et pour les croyants, c'est l'occasion d'une vraie prière ».

« Les couleurs qui montent, c'est la France nouvelle qui se redresse, c'est la génération qui monte, c'est la jeunesse pleine d'espérance, une jeunesse qui monte en chantant ! »

La ronde autour du feu de camp donne fréquemment occasion à une causerie d'ordre moral et patriotique.

« Beaucoup de causeries, lisons-nous, sont faites sur les sujets les plus variés ; j'en fais une série sur la famille française et ses coutumes dans les vieilles provinces françaises, ce qui donne lieu ensuite à de très bonnes discussions, très simples et confiantes de la part des jeunes, qui parlent de chez eux et de leur pays. Des feux de camp développent cet esprit par la présentation de chansons et de danses des différentes provinces françaises. »

Dans tel camp, il arrive qu'un assistant soit chargé des chants, des jeux et distractions..., « préoccupation de toute première importance pour le moral et même l'éducation » (1), constate un de nos correspondants. D'autant que le temps consacré au travail — surtout durant la période d'organisation, — ne laissait pas toujours grands loisirs !

Mais à quels travaux s'occupe-t-on dans les chantiers ?

D'abord on avait souhaité qu'ils fussent de la part des jeunes une création, un don à la Patrie. Par exemple, la construction de stades un peu partout. Mais les difficultés considérables rencontrées, spécialement au début, ne permirent pas la réalisation de ce projet. On dut donc se contenter de ce qu'offrit, ici et là, le service des Eaux et Forêts, ou les Ponts et Chaussées, d'où une grande quantité de chantiers d'exploitation de bois, et même de fabrication de charbon de bois ; parfois une route à refaire ou à construire ; sans préjudice des coups de mains donnés, en automne, aux paysans voisins, par exemple pour la cueillette des fruits, des

(1) Certains songent à des bibliothèques. « Il faudrait une bibliothèque dans chaque camp » écrit un aumônier. En effet, les camps du groupement auquel il appartient sont dispersés sur 80 kms, avec passages de 1.100 mètres d'altitude... « Donc impossibilité de transporter des livres d'un camp à l'autre, et les garçons ne viennent jamais au centre du groupement ». — Le Secrétariat des « Groupes d'amitié aux chantiers » vient d'amorcer un service Loisirs et Bibliothèques, 10 rue du Château, Ste-Foy-les-Lyon, Rhône. Cf. « Renouveaux », n° 6, p. 141.

raisins, des olives... Il est des groupes qui manifestèrent au travail un réel entrain (1). Aussi certains chefs songèrent-ils à l'utiliser comme un moyen d'éducation morale.

« Il nous faut veiller, a-t-on expliqué, à ne pas faire une distinction trop grande entre travail et formation morale. Rendons-nous compte, non théoriquement mais pratiquement, de la valeur éducative de toute la vie du Chantier. A nous de la dégager pour en donner le sens aux jeunes. »

LES DIFFICULTÉS RENCONTRÉES AUX DÉBUTS.

En fait, l'œuvre des Chantiers dont on commence, en maints endroits, à constater sur notre jeunesse les résultats de redressement moral, se heurta, au début, à de nombreuses difficultés qui firent craindre l'insuccès.

Nous avons dit la démoralisation du contingent de la classe 40. Il arriva — c'était inévitable — que tous les chefs n'eurent pas les qualités requises pour la tâche nouvelle qui leur était confiée, les uns n'arrivant pas du premier coup à se détacher de la formation militaire qu'ils avaient reçue, d'autres n'ayant pas la science technique nécessaire pour diriger tel ou tel travail. Ajoutons que parmi des éléments dans l'ensemble vraiment remarquables, des individus quelconques se sont forcément trouvés ; or, les conditions matérielles déficientes des premiers jours n'étaient pas pour les enchanter. Peu de critiques se rendirent exactement compte de l'amplitude du problème.

« Rien que pour transporter les 80.000 hommes et le matériel qui leur était nécessaire, nous fait très justement remarquer un jeune chef, il fallait une centaine de trains ; et cela au moment où les trafics étaient encore mal rétablis, et alors que le rapatriement des évacués et des démobilisés battait son plein ! »

« On se plaignait du ravitaillement ; il ne fut pas facile à organiser sur ces camps disséminés, souvent en pleine montagne, loin des villes et même des villages, dépourvus même de chemins vraiment praticables. Du moins au début. »

---

(1) De tels travaux supposent parfois une santé, un entraînement que tous n'ont pas. D'autant que dans les camps la vie déjà est rude par elle-même. C'est pourquoi chaque jeune, avant d'y être acheminé, fait l'objet d'une visite médicale fort sérieuse.

D'autre part les premiers logements furent quelquefois sommaires : la tente le plus souvent. Et les premiers froids arrivèrent ici ou là avant l'aménagement définitif du camp.

On se plaignit aussi de la mauvaise organisation du travail. La vérité, c'est que pendant quelque temps on manqua des outils les plus indispensables (1), étant donné que les usines de zone libre n'arrivaient à fournir mensuellement que 10.000 pelles ou pioches. D'où la nécessité d'un travail par équipes se relayant à tour de rôle.

Fin novembre, ou début de décembre, la plupart des camps étaient, sinon confortables, du moins « installés » et paraissaient enfin pourvus du nécessaire. Alors survinrent des cyclones qui, pendant huit jours, mirent à mal certains d'entre eux.

Un de nos amis nous racontait, consterné :

> « Nos camps de la montagne furent durement éprouvés. Plusieurs toitures partirent en vol plané dans la nature. Une baraque a été défoncée. Les fermes ont cédé sous un coup de bélier. Heureusement les hommes avaient été évacués à temps. »

Puis ce furent les grands froids du milieu de décembre. Froids précoces et exceptionnels. Les camps s'enfouirent dans la neige. Est-il étonnant qu'à ce moment-là l'équipier moyen en ait eu assez, subissant son sort plus que ne l'acceptant ?

> « Il est évident que cette vie matériellement dure pèse à certains qui, s'ils n'ont pas encore été saisis par un idéal, là vivent tendus, serrant les dents, et comptant comme une délivrance, soit la permission de détente, soit les jours qui passent et le rapprochent de la fin. »

LES HEUREUX RÉSULTATS.

Cependant, et malgré les obstacles, les efforts entrepris sont loin d'avoir été vains. On peut semble-t-il désormais regarder l'avenir avec assurance : les « Chantiers

---

(1) Cette pénurie alla d'ailleurs en s'atténuant. « On peut donc penser, a écrit Gérard Doutelleau, que dans un avenir prochain, les Chantiers de Jeunesse seront tous dotés d'un matériel spécialisé, qu'ils auront leurs ateliers, leurs menuiseries, leurs forges et tous les instruments de travail indispensables à leur tâche » (*Voici*, septembre 40. p. 41).

de la Jeunesse » commencent à répondre à ce qu'on en attendait. Glanons, au hasard, parmi les témoignages qui nous sont parvenus.

« Je continue à être très content de la marche du groupement. Un réel redressement s'y opère, et chaque jour de nouveaux indices, voire même des manifestations collectives le prouvent : très grand changement sur les premiers jours. »

« Telle que j'ai vu ici réalisée la méthode — d'après l'esprit manifeste présentement de mon Chantier, — je crois qu'elle peut faire beaucoup de bien à la jeunesse française, opérer un vrai redressement. Il y a lieu d'en attendre beaucoup. Cette remarque vous paraîtra peut-être banale ? Cependant, elle a sa valeur, car c'est avec un peu d'hésitation que j'étais arrivé ici. Mais maintenant, — comme d'ailleurs aussitôt que je fus à l'œuvre, — j'ai confiance ! »

« Le camp a l'air de bien marcher. Le travail est dur, mais fort intéressant. »

« Impression excellente. Œuvre splendide qu'il faut réussir à tout prix et qui *peut* réussir. »

« Le métier est toujours très intéressant ici, et tout marche très bien. Les petites équipes et de bons chefs contribuent à donner un esprit de famille. »

« Jusqu'ici, cela marche très bien, quoique les types appartiennent à toutes sortes de catégories : paysans... et jusqu'à des communistes de Bobigny. »

« Après avoir connu la vie de bohème dans la nature, notre petit groupe qui compte actuellement 110 jeunes est enfin installé depuis une dizaine de jours dans un petit village, L... à 15 km. de M... Nous sommes à 800 m. d'altitude. Ici nous avons pour chantier une route à reconstruire. Nous sommes en cantonnement, en attendant que le camp soit édifié : c'est le premier travail, le plus urgent, et tous s'y donnent avec cœur ; bientôt nos baraques sortiront de terre. Nous avons depuis quelques jours pour chef de groupe un ex-lieutenant du Nᵉ R. I., très sympathique, avec qui je puis faire du très bon travail, en qualité d'assistant. L'ensemble des jeunes avec qui je vis depuis le début du mois d'août est très favorable au mouvement. Combien se sont ouverts déjà et ont retrouvé un peu du sens de la vie dans cette atmosphère plus saine ! L'œuvre à accomplir peut être magnifique et je m'y donne totalement tant que j'y dois demeurer affecté. Je suis plus spécialement chargé de l'éducation morale et des loisirs (veillées, feux de camp). Le plus passionnant est de redonner une âme, par les jeunes, à ce petit village abandonné. »

« Le pays a transformé les hommes, plus que toutes nos réunions. Dans l'ensemble, ils sont joyeux. Les veillées n'ont rien de morne ; la veillée a lieu tantôt dans une patrouille, tantôt dans une autre : on cause, on chante, on mange des châtaignes, on fume la pipe, un blagueur raconte des histoires... Cela dure jusqu'à 10 heures ou 10 heures 1/2. Alors on va se coucher. Ces réunions sont un des moments les plus intéressants de la journée. »

« Le camp ne marche pas mal. Nous sommes des privilégiés dans notre monastère. Ce qui est surtout épatant, c'est d'être loin de tout. Car nous pouvons beaucoup plus facilement être avec les types et avoir une influence sérieuse. »

« Le moral ici a bien remonté depuis un mois. Sans doute, tous ont hâte d'en avoir fini. Malgré tout, malgré eux, cette vie leur fait du bien : rapprochement des classes, fusion fraternelle dans les équipes bien mieux que dans les Chantiers, épuration de l'esprit (fait d'égoïsme, de recherche des aises), élargissement des idées. »

« Seul avec mes hommes ! C'est la vie de rêve. Je vis continuellement avec eux. Je les reçois dans mon bureau. Ils viennent m'exposer leurs difficultés. Avec eux, je bavarde dehors. Le soir, dans les veillées, nous préparons un feu de camp. Pour mes assistants, à leur retour, ce fut une stupeur : j'étais beaucoup trop familier avec mes hommes, j'allais y perdre toute mon autorité. Mais les hommes me respectent, parce qu'on peut être simple, tout en restant à sa place. »

Sans doute, il serait possible de relever des témoignages moins enthousiastes (1), surtout quand le thermomètre descendit au-dessous de zéro et que le froid s'infiltra entre les planches des baraques !

LA CONTRIBUTION DES « JEUNES » PROVENANT DE MOUVEMENTS CATHOLIQUES.

Les jeunes de nos mouvements catholiques sont nombreux

---

(1) Par exemple celui-ci : « L'atmosphère du camp s'est nettement modifiée depuis un mois et plutôt en moins bien qu'en bien. De 240, l'effectif du groupe est tombé à 110 du fait du grand nombre d'agriculteurs du Sud-Ouest partis en détachement agricole : l'esprit est meilleur dans l'ensemble et il serait possible d'en tirer parti ; mais les circonstances extérieures travaillent en sens contraire. Le froid d'abord. Sur ce point, pourtant, notre sort s'améliore. Nous venons d'être dispersés dans des masures abandonnées... assez distantes, il est vrai, du lieu de rassemblement. D'autre part, le règlement est accaparant. En semaine, nous n'avons pas une minute à nous, dans la journée ».

Malgré ces réserves, la bonne humeur n'est pas éteinte ; qu'on en juge : « J'ai enfin quitté le P. C. écrit un autre, pour un groupe dans la montagne. Je me trouve dans une maison qui tient encore debout. Il y fait sec quand il ne pleut pas, et il n'y a pas de courants d'air, quand le vent est tombé. Malgré tout ça, ou plutôt grâce à tout ça, c'est le bonheur parfait ».

sur les Chantiers. Et en maintes occasions, on les met à contribution. Puisons encore dans nos dossiers :

« Un fait à noter, c'est l'importance qu'officiellement on donne aux scouts et aux mouvements spécialisés de Jeunesse Catholique. Je pourrais citer maints cas où, après un rassemblement officiel, un aspirant a appelé un ancien scout, J.O.C., J.A.C., etc. Un jour, c'était pour leur demander leur nom afin de les grouper pour le plus de dévoûment possible dans l'organisation des services ; une autre fois, c'était pour organiser un feu de joie ; récemment, c'était pour monter saynètes, chants, etc... Or, j'ai pu constater, lors de ces sélections, qu'il n'y eut pas un ricanement, ni un sourire de la part de ceux qui ne faisaient pas partie des catégories appelées, au contraire plusieurs cherchèrent à se rapprocher du groupe, à se rattacher à lui. »

Certains de ces jeunes se plaignent parfois quelque peu de leur isolement spirituel.

« Vie trop matérielle où la nourriture prend une place primordiale. Le spirituel alors disparaît comme fait le suif au soleil. Le camp est un grand corps sans vie normale, anémié : on y prie très peu, le dimanche tout juste ; ...Or la prière et le sacrifice, voilà ce qui pourrait fournir une âme ardente dans ce camp. »

« La vie spirituelle est dure à tenir, car nous sommes trop pris. »

Pour satisfaire autant que possible aux exigences des jeunes catholiques, deux aumôniers titulaires ont été nommés pour chaque groupement de Chantier. Pour ces prêtres, le poste est loin d'être une sinécure ! L' un d'eux nous écrivait :

« L'étendue de ma paroisse va rendre mon ministère difficile. La plupart des camps ne peuvent être atteints que par une marche à pied d'une heure. Je ne vois pas encore très bien comment je m'en tirerai... à moins de dire 10 messes tous les dimanches (une dans chaque camp), et d'avoir un hélicoptère pour me transporter. Je me demande si je ne serai pas obligé de faire comme en pays de mission..., des tournées avec messe en semaine... »

Réjouissons-nous de cette présence des aumôniers, si appréciée, nous le savons, par un grand nombre de jeunes.

*
* *

Fin janvier, la classe 40 quitte les Chantiers. C'est elle qui aura eu la période la plus dure : celle de la fondation. Fin

février un contingent de la classe 41 vient la remplacer. Des volontaires seront admis à se joindre à lui. Spécialement ceux qui, étant de la zone occupée, ne peuvent rejoindre leur foyer.

Pour ce second contingent, l'expérience sera beaucoup moins rude. Tout est aménagé. Le printemps approchera. Aussi peut-on espérer que les Chantiers rendront à plein et qu'ils aideront à inculquer à notre jeunesse cet esprit de discipline intérieure et sociale, ce goût du travail manuel et artisanal, cette camaraderie dont nous voyons déjà les premiers fruits qui nous donnent de tels espoirs pour l'homogénéité nationale si nécessaire au relèvement de notre pays !

Les Chantiers de la Jeunesse seront ainsi l'un des creusets dans lesquels s'élaboreront les hommes de la France de demain.

Georges Robinot Marcy.

LES ÉLITES CULTIVÉES, MAITRESSES DE JOIE

Essai de Méditation Sociale

« ... Notre défaite est venue de nos relâchements. L'esprit de jouissance a détruit ce que l'esprit de sacrifice a édifié... » Maréchal Pétain (25 juin 1940).

Les hommes sont faits pour l'éternelle béatitude. Aussi, le premier devoir de leurs éducateurs est-il de leur rappeler qu'ils seront demain, au ciel, fixés dans l'état affectif où ils s'établissent dès à présent en ce lieu d'épreuve et de passage qu'est la terre.

Dans ces perspectives grandioses et troublantes, il n'est pas exagéré de prétendre que le degré de culture humaine des élites sociales se mesure à la qualité de la joie qu'elles composent pour elles-mêmes et qu'elles rayonnent pour autrui. Elles se corrompent donc et se nient, quand elles laissent se contaminer en elles et autour d'elles les sources du Bonheur.

Maîtresses de joie : voilà leur tâche essentielle, qui malheureusement s'avère aussi difficile à envisager que magnifique à remplir, parce qu'il est malaisé, fût-ce aux meilleurs d'entre nous, de comprendre eux-mêmes et de faire comprendre aux autres que la joie n'est en aucune façon la jouissance.

*
**

Le grand et intime péché des classes dirigeantes n'est-il pas, en effet, que de tout temps, les détenteurs d'autorité, pouvoir, richesse, influence, etc... ont ou mené ou soutenu comme

une politique systématique à l'endroit des masses, de leur procurer avant tout la jouissance ou de les y inciter, sous le nom même de la joie : *panem et circences.* Trop souvent ils faisaient entendre, et les hommes l'acceptent aisément comme un axiome, que la jouissance et la joie se confondent. C'est là une erreur contre laquelle nous ne nous protégerons jamais assez.

Pour déceler ces germes d'infection, ayons le courage de nous interroger, de nous écouter parler et de nous regarder agir : nous découvrirons vite, par l'étude de nos réflexes les plus apparents comme les plus cachés, que nous posons en fait, alors même que nous la rejetons en droit, cette équation d'identité entre le civilisé et le dilettante qu'il faudrait cependant rejeter. Pour nous, l'homme parfait est celui qui, avec doigté et lucidité, fait rendre à chaque minute et à la vie entière tout ce qu'elles enferment de promesses et de capacités de plaisir. Au fond, à nos yeux, l'être cultivé n'est qu'un gourmet ès-littérature, ès-peinture, ès-architecture...., de même que le gourmet n'est qu'un être cultivé ès-nourriture.

Bernanos a souligné cette parenté entre les diverses formes et nuances de l'hédonisme. Dans les premières pages du *Journal d'un Curé de Campagne,* il remarque que le commerce des auteurs choisis est pour l'intelligence ce que les repas fins sont pour l'estomac. « Fréquenter les beaux esprits, écrit-il, c'est en somme dîner en ville... » De nos jours, l'homme qui sait jouir mieux que la moyenne de ses contemporains acquiert par là même des titres de noblesse. Dans ces temples de la culture, les Pierre Louys, les Anatole France, les Oscar Wilde, les Léon Blum, les Proust, les Gide, les Colette sont accueillis par les paisibles habitués du banc d'œuvre, comme des cousins très sympathiques, quoique un peu compromettants... Si les uns et les autres, en effet, pour des raisons de tempérament, d'éducation, de préjugés, de croyances même, s'opposent superficiellement par les objets de leurs plaisirs, ils sont cependant intimement rapprochés par le culte d'une commune idole : la jouissance.

Ainsi se manifeste le secret des connivences qui enlacent le « monde » au « demi-monde ». De chaque côté des frontières qui semblent les séparer, se respire la même atmosphère insalubre et dangereuse. C'est ce qui explique pourquoi le « monde » qui n'ose pas tirer les conclusions ultimes des principes néfastes qu'il admet en secret, ne peut cependant combattre efficacement la corruption du « demi-monde » qui, lui, a du moins le triste mérite d'être logique avec sa conviction. Quand on s'adonne, par exemple, à la musique pour le seul agrément qu'on en retire, on s'ôte du coup le droit de morigéner Don Juan, sous peine de s'attirer de lui cette verte réponse : « A chacun sa volupté... ; vous avez la vôtre, j'ai la mienne, mais, vous comme moi, nous avons choisi la volupté pour seule raison de vivre. En quête de plaisirs différents, nous sommes frères de plaisir. Pourquoi donc rougissez-vous de moi ? »

Si donc on interprète avec la perspicacité convenable, l'attitude spontanée de nos contemporains, il faut avouer qu'en dépit des définitions qu'ils en proposent, l'homme cultivé est bien pour eux l'homme qui sait jouir, par contraste avec l'homme fruste qui, lui, ne sait pas se servir au même degré ni avec la même habileté, des instruments d'analyse et de lucidité, pour étendre le domaine de sa jouissance et pour en augmenter l'acuité et l'intensité. Nos modernes cultivés, comme les Romains de la décadence, jouissent subtilement de tout et à tous les étages de la jouissance. Ils jouissent de jouir ; ils jouissent des jouissances surérogatoires qui orchestrent la jouissance principale, comme les harmoniques enrichissent de leurs vibrations accordées la note fondamentale ; ils jouissent de pouvoir exprimer leur jouissance avec adresse et virtuosité et d'apprécier à son prix l'expression qu'en donne autrui ; ils jouissent encore suprêmement de l'ingéniosité humaine à inventer de nouvelles et originales jouissances ou à rajeunir la saveur des anciennes. On le voit, pour nos esthètes qui ne se soucient de vivre que pour se cultiver, le champ de la culture recouvre exactement le champ de la jouissance, mais ne le déborde pas. Et même il ne peut

ni ne doit le déborder, puisque, pour eux, en dehors de la jouissance il n'y a rien...

On aurait tort, en effet, de se leurrer sur la noblesse des ambitions de l'école de l'art pour l'art. Ses adeptes, — il se rencontre de nobles exceptions — dans leurs efforts pour nous hausser jusqu'au spectacle du Beau par excellence, du Beau sans mélange, ne cherchent au fond qu'à renforcer davantage et à instaurer dans le public cultivé le règne de la jouissance. Et cela, par une double manœuvre conjuguée, qui du même coup annexe officieusement la luxure au domaine de la culture et en exclut officiellement la charité.

La première opération ne pouvait réussir que par voie détournée et avec la complicité de l'ombre. Il est difficile, dans une lumière crue, d'admettre pour soi et de faire admettre à autrui que certaines jouissances douteuses sont de soi esthétiques et partant doivent être accueillies et souhaitées par tout homme cultivé. Aussi, nos audacieux novateurs se gardent-ils avec soin de heurter de front les résistances d'une élémentaire pudeur ; mais ils déclarent, avec une candeur hypocrite, que la jouissance artistique et donc la culture n'atteignent leur perfection, que lorsqu'elles s'attachent uniquement à la forme des œuvres, sans plus s'occuper de leur contenu. Dès lors, sous le couvert de cette théorie, qui légitime faussement en droit une abstraction impossible en fait, chacun peut satisfaire en secret ses instincts grossiers, tout en se présentant, devant soi-même et devant autrui, comme un prêtre impassible et impeccable de la religion de la Pure Beauté. Certains contemporains n'affirment avec tant d'énergie que le thème adopté n'importe pas en art, mais seulement la manière dont il est traité, que parce qu'ils se réservent la licence de n'aborder, sous cet indulgent patronage, que des sujets où leurs passions les plus basses trouvent leur aliment et leur réhabilitation.

Mais ces professeurs de dilettantisme ne se contentent pas de subordonner en esthétique l'être au paraître et la matière à l'expression. Parallèlement à ce premier dessein, ils en nourrissent un second tout aussi équivoque. Enseignant qu'on

ne peut faire de la belle littérature avec de bons sentiments, ils cherchent à dissuader l'artiste de s'inspirer des croyances spiritualistes dans le choix même de ses sujets. Pour le rallier à leur thèse spécieuse, ils se gardent d'ailleurs d'arguer de l'inconsistance foncière de ce qu'on nomme faussement à leur sens les nobles désirs de l'âme humaine. Professant, en effet, que l'œuvre d'art ne tire son prestige que de sa forme et nullement de sa valeur et vérité de vie, ils ne sauraient prétendre, à moins de se contredire ouvertement, qu'on ne peut, sans improbité ni forfaiture, habiller d'un somptueux manteau le néant ou l'erreur. Mais si, de leur point de vue, ils n'ont aucun motif théorique de défendre à l'homme de transmuer le Bien en Beauté et en Délectation, ils s'en arrogent cependant pratiquement et indûment le droit, parce qu'ils craignent que, par son seul voisinage, le Bien n'aille soudain réveiller et délivrer dans le cœur de l'homme qui s'en approche les aspirations les plus sublimes qu'ils ont, eux-mêmes, par mille ruses, essayé d'endormir et d'étouffer. Au reste, dans leur souci de maintenir intacte l'opacité des ténèbres dont ils s'enveloppent et dans lesquelles ils entendent également ensevelir autrui, ils ont raison de se défier des brusques infiltrations de la lumière. Voilà pourquoi, voulant assurer l'emprise de la jouissance sur l'ensemble des hommes, ils en sont réduits à leur interdire tout contact avec l'Esprit qui pourtant recèle en lui seul les richesses capables de combler et de béatifier les pauvres mortels que nous sommes. Celui qui, en effet, lie commerce avec l'hôte ineffable qui habite mystérieusement au plus intime de lui-même, risque toujours, en dépit des précautions dont il s'entoure, d'être ravi et converti par la découverte qu'il fait. Quand même ensuite il n'a ni le courage ni la loyauté de demeurer sous cette salutaire influence, il conserve, par la présence sourde d'un souvenir, la certitude que le bonheur existe et qu'il ne réside ni dans la morne recherche du plaisir ni dans la docile obéissance aux injonctions des pontifes d'une fausse culture.

On entrevoit pourquoi chez nos esthètes, l'impartialité hautaine du début vis-à-vis des choses de l'âme se change très

vite à leur endroit en une inimitié et même en une haine. A ceux qui veulent assurer le règne de la jouissance, il ne suffit pas, en effet, d'introduire la luxure au cœur même de l'art, il faut encore et surtout refuser à la Charité droit de cité dans ce domaine réservé, parce qu'elle est corruptrice des valeurs esthétiques, que, seules, il reconnaît comme valeurs métaphysiques, morales et même sociales...

Mais, si, dans la vie comme dans l'éducation des hommes, on ne fait pas sa part à la jouissance, on ne l'y fait pas davantage à la joie, qui, elle aussi, veut tout ou rien. Pour restaurer la France, il faut donc que les élites qui ont conscience de leurs responsabilités, optent pour la joie contre la jouissance, comme elles doivent choisir pour le Christ contre Mammon. A moins, en effet, de réduire l'homme à l'animalité, elles ne sauraient tolérer que la culture humaine et chrétienne se définisse autrement que comme un effort méthodique et progressif pour subordonner la jouissance à la joie, et même dans les limites du possible, pour développer la joie aux dépens de la jouissance, ainsi que nous y invite l'oraison du quatrième dimanche après Pâques : « O Dieu, qui donnez aux âmes de vos fidèles une même volonté, accordez à vos peuples d'aimer ce que vous leur commandez, de désirer ce que vous leur promettez, afin que, au milieu des vicissitudes de ce monde, nos cœurs demeurent fixés là où sont nos vraies joies ».

Qu'est-ce donc que la joie ?



Avant de répondre à cette question, notons, pour l'écarter, une fâcheuse impropriété de terme. Trop souvent on emploie le mot « joie » pour exprimer ce qui devrait s'appeler simplement « jouissance active » ou plus exactement encore « jouissance couronnant et récompensant l'effort ». Certes, dans cette tendance à réserver aux jouissances passives le nom de jouissance, il y a un hommage rendu à la joie. Même quand nous ne savons ou ne voulons pas lui réserver le contenu spirituel qui seul soit digne d'elle, nous lui faisons du

moins par là l'honneur de l'identifier aux plus nobles jouissances, celles qu'on n'attend pas paresseusement, mais qu'on conquiert à la sueur de son front. Peut-être même qu'il est à cet abus de langage un sens plus profond. Pressentant que la joie est tout autre chose que la jouissance, nous décorons, dans ce cas, du beau titre de joie les satisfactions qui semblent nous venir d'un plan supérieur au palier banal où se meut et végète notre existence quotidienne, attribuant d'ailleurs faussement à une diversité tout apparente de provenance, l'ultime raison d'une très profonde dualité d'origine. Pour rendre à la joie tout son dû, il ne suffit pas d'avouer qu'elle diffère de la jouissance par un certain degré d'épuration ou de distillation ; pour les situer l'une par rapport à l'autre, il faut poser entre elles une distinction de nature.

Nous maintiendrons donc cette rude mais bienfaisante vérité que la jouissance n'est pas la joie. On aura beau faire, en effet, on ne pourra jamais qualifier d'heureux celui qui ne se soustrait aux sollicitations d'une avidité vulgaire que pour se plier aux exigences d'une ambition, qui, plus subtile et plus relevée, n'en est que plus tyrannique ; ni celui qui, pour jouir davantage et mieux, sacrifie sans compter ses satisfactions immédiates à la réussite de quelque entreprise ultérieure, qui lui vaudra la fortune ou à la réalisation de quelque magnifique exploit dont il lui reviendra la gloire. L'habitué de la bourse des plaisirs qui possède des nerfs assez solides pour jouer constamment à la hausse, n'est pas moins jouisseur que celui qui, craignant toujours la baisse, se refuse à spéculer et à attendre. Tout au contraire, le vrai jouisseur c'est celui-là qui, calculateur avisé et patient, donne aujourd'hui tout ce qu'il a pour recevoir demain au centuple ou qui se prive un instant pour atteindre ensuite plus sûrement l'enivrement durable de l'extase dans la contemplation égoïste ou orgueilleuse de son œuvre. Au reste, les hommes discernent dans leur entourage la présence de ces préoccupations secrètes, quand même elles se dissimulent sous le vertueux couvert d'une action qui, refusant d'avouer son

but foncièrement utilitaire, prétende au contraire poursuivre une fin toute gratuite.

La joie, tout à l'inverse, est gratuité et légèreté. Elle ne se rabat, en aucune façon, ni totalement ni partiellement, sur le plaisir. Se fixant au-dessus et au delà de lui, elle n'a pas de commune mesure avec lui, puisque, selon Marie Noël : « On n'a pas besoin de bonheur pour être heureux » et puisque, aussi, d'après Pascal on pourrait dire : « Toutes les jouissances ensemble ne font pas un atome de bonheur et toutes les douleurs ensemble n'enlèvent pas non plus un atome au bonheur véritable ». Si donc le sage et le saint ne puisent pas leurs raisons de vivre aux mêmes sources que le surhomme et le héros, c'est qu'ils se réfèrent à une autre échelle de grandeur. La joie naît d'une certitude qu'on n'a pas besoin de sentir pour y croire et pour s'y établir. Elle jaillit discrète, mais irrésistible à l'intime de tout homme qui accepte de confesser avec une humble et allègre gratitude que l'Invisible existe et qu'Il est, en dépit des dénégations qui nous viennent des sens et de l'imagination, la seule Réalité digne de nos hommages et de nos adorations. Bref, elle est ici-bas de l'ordre de la foi, en attendant d'être plus tard de l'ordre de la possession. Bien que parfois elle nous laisse deviner sa présence invisible à l'ambiance de quiétude dont elle nous imprègne, elle se maintient toujours cependant dans son germe à l'abri de nos prises charnelles comme la vertu et la grâce dont elle est le fruit naturel. Elle n'habite en nous réellement qu'autant que nous l'invitons à s'y établir, en nous vidant de tout ce qui n'est pas elle et en protestant par ces coûteux holocaustes de notre croyance en sa primauté sur la jouissance.

Parce qu'elle s'oppose à la jouissance dans son être même, la joie ne saurait, en effet, s'édifier qu'en se conquérant sur son antagoniste. Partant, celui qui, fût-ce au prix d'un sanglant déchirement, ne consent pas à quitter toute jouissance non seulement en principe, mais encore en fait, dès qu'il le peut du moins sans manquer aux lois d'une nécessaire discrétion et d'une légitime prudence, ne doit pas espérer ren-

contrer jamais sur sa route la joie véritable. La parole de l'Ecriture est formelle : c'est uniquement par l'abandon de son trésor de jouissances qu'on achète la perle précieuse de la joie. L'Evangile, certes, promet « le reste » « par surcroît », à qui se sera fait le serviteur de la justice. Mais il faut remarquer d'abord que ce plaisir de surérogation n'est goûté qu'après le sacrifice effectif et loyal de ce à quoi on était auparavant obstinément attaché et ensuite qu'il ne conserve pas du tout l'âcre saveur de la volupté primitive volontairement et douloureusement écartée. Il n'est plus, en effet, sur le plan même du sensible, que l'écho lointain et symbolique des célestes harmonies, comme le chant qu'improvisait François d'Assise sur sa viole sommaire, quand son âme, tressaillant d'amour, faisait vibrer jusqu'aux moindres fibres de son corps émacié. Ainsi, dans ses efforts d'ascension vers la joie, nul ne retrouve plus la jouissance abandonnée, ou, s'il la retrouve en quelque manière, c'est tout autrement qu'il pouvait l'imaginer : sous la forme d'une paix qui, réprimant doucement les saillies de la concupiscence et hiérarchisant avec une ferme suavité l'impatient appel des instincts, insère déjà dans une chair ridée par les fatigues et balafrée dans la bataille, la divine greffe d'une chair ressuscitée et triomphante.

Le sacrifice des plaisirs sur l'autel du bonheur ne nous achète donc pas des jouissances compensatrices supérieures, quoique co-naturelles à celles que nous quittons. Il a seulement pour conséquence directe de nous procurer un accroissement considérable de valeur spirituelle dont nous n'avons pas normalement conscience mais que nous pouvons et devons pourtant nous féliciter d'avoir acquis. De même, en effet, que Dieu n'est pas un homme agrandi à l'infini, mais un Etre qui, parce qu'Il est infini, transcende tellement l'homme que celui-ci ne peut entrer en Lui sans souffrir ni mourir, de même la joie qui est divine n'est pas la jouissance en un état ineffable de plénitude et de sérénité, d'abandon et de liberté, n'est pas l'exaltation du jeune enthousiaste, mais le calme et la fermeté de l'adulte.

C'est là cette joie que les saints qui, dans leur folie, sont les plus sages des hommes, cultivent avec attention et persévérance. Comment n'exulteraient-ils pas, en effet, au milieu même de leurs pires épreuves, puisqu'ils ont au Ciel un Père qui, Dieu, leur destine son héritage ; un Frère qui, Dieu, s'est livré à la mort pour les sauver ; un Consolateur qui, Dieu, les immerge à chaque seconde un peu plus avant dans l'océan insondable de la Vie Trinitaire ; une Mère, qui offrit pour eux au bourreau, malgré le brisement de son cœur, le corps de son Fils unique ? Pourquoi se plaindraient-ils de souffrir, puisqu'ils savent que la Voie Royale de la Croix est l'unique chemin menant à Dieu, qui, Seul, est heureux et qui, Seul, les rend heureux au fond d'eux-mêmes, dès qu'ils s'unissent à Lui par les liens de l'amour. Charles de Foucauld nous avoue qu'il ne surmonte pas ses tribulations autrement que par la constante méditation du Credo : « Quand je suis triste, écrit-il, voici ma recette : je récite les mystères glorieux du Rosaire et je me dis : qu'importe qu'après tout je sois misérable et que rien n'arrive du bien que je souhaite ? Tout cela n'empêche pas mon bien-aimé Jésus, d'être bienheureux, éternellement et infiniment bienheureux. Si nous l'aimons, bénissons Dieu sans fin. La vue même de mon néant, au lieu de m'affliger, m'aide à m'oublier et à ne penser qu'à « Celui qui est tout ». Et d'ailleurs, il a ce sublime raccourci « Notre Dieu Aimé est bienheureux, que nous manque-t-il ? ».

Pour nous, comme pour Madeleine, la voie du bonheur revient donc à choisir l'Unique Nécessaire et à louer Dieu de la décision qu'Il nous a fait prendre et qu'à travers tous les obstacles, Il nous aide à maintenir. Comme « il n'y a, en effet, selon la parole de Léon Bloy, qu'une tristesse, c'est de n'être pas des saints », il n'y a non plus qu'un bonheur. C'est déjà sans doute de reconnaître, avec Socrate, qu'étant des personnes immortelles et non pas d'éphémères individus, nous avons l'honneur et la faculté de nous respecter et de nous servir les uns des autres avec tout l'affectueux dévouement dont nous sommes capables ; mais, encore une fois, c'est surtout de croire avec le Christ que, Dieu nous aimant comme Il

S'aime, nous pouvons nous aussi, avec son aide, L'aimer à notre tour et aimer en Lui, à son incommensurable mesure, tous nos frères les hommes.

Certes, tous ne peuvent, d'emblée, se fixer sur ces sommets de la joie. A chacun pourtant, il est demandé, selon sa force, de tenter leur escalade sans regard en arrière, ni perte de temps. Il en va pour lui de la stabilité de son équilibre intérieur et de la fécondité humaine de sa vie. Dans Clio, Péguy, en effet, nous conte la détresse incurable de l'homme qui a perdu la clef magique qui ouvre la porte du Temple de la Joie : « ...Le grand secret de toute créature, le secret le plus universellement connu et qui pourtant n'a jamais filtré, le secret d'état entre tous, le secret le plus universellement confié de proche en proche, de l'un à l'autre, à demi-voix basse, au long des confidences, au secret des confessions, au hasard des routes, et pourtant le secret le plus hermétiquement clos. Le secret qu'on n'a jamais écrit. Le secret le plus universellement divulgué et qui, des hommes de quarante ans, n'est jamais passé, par-dessus les trente-sept ans, par-dessus les trente-trois ans, n'est jamais descendu aux hommes d'en dessous. Il sait, il sait qu'il sait. Il sait que l'on n'est pas heureux. Il sait que depuis qu'il y a l'homme, un homme n'a jamais été heureux... » Pourtant, dans son enfance qui plongeait ses racines dans l'ancienne France, en ces temps où « on ne gagnait rien », ne dépensait rien, où tout le monde vivait et était gai, Péguy avait connu des ouvriers qui « avaient envie de travailler », « se levaient le matin et à quelle heure, et chantaient à l'idée qu'ils partaient travailler ». Pourquoi dès lors affirme-t-il avec tout son entêtement de paysan beauceron que les hommes souffrent d'un incurable ennui ? Se contredirait-il ? Nullement. Il a vraiment raison d'écrire que l'homme dont les aspirations sont bornées par la ligne d'horizon que découvrent ses yeux de chair n'est pas heureux. Si donc ces Orléanais du faubourg Bourgogne étaient heureux, ce n'était pas au fond parce qu'ils avaient la « piété de l'ouvrage bien faite », « poussée, maintenue, jusqu'à ses plus extrêmes exigences », mais parce que, parmi eux, les

libres penseurs eux-mêmes, encore tout imprégnés des effluves de l'époque médiévale, étaient plus hommes et plus chrétiens que beaucoup de dévots d'aujourd'hui, et maniaient la truelle, poussaient le rabot ou rempaillaient « des chaises exactement du même esprit et du même cœur, et de la même main que ce même peuple avait taillé ces cathédrales ».

Il n'est, en effet, possible à l'homme de cheminer au long des ans avec la joie pour fidèle et familière compagne, que s'il consent à s'établir dans un climat spirituel, qui, baignant ses gestes les plus fugitifs et en apparence les plus insignifiants, leur donne un prolongement infini et un mystérieux retentissement. Par contre, quand il n'a pas su plonger sa vie dans cet atmosphère dilatante, il s'interdit absolument de cueillir, sans amertume ni arrière-pensée, le plus innocent plaisir qui lui passe à portée des mains et qui a cependant pour mission providentielle de le détendre physiquement et de le recréer psychologiquement. Ainsi, dans le domaine de la joie, comme en tout autre, celui qui se prive de l'essentiel, se prive aussi de l'accidentel. Il n'y a pas là de milieu : on perd tout ou on gagne tout. C'est ce dont nous avertit Ernest Kamnitzer dans un pénétrant article de la Revue *Esprit* de mars 1934. En un dialogue imaginaire, il interroge Chesterton, le grand auteur catholique anglais, et se fait donner par lui à une question qui est précisément la nôtre, cette réponse : « ...Celui qui jouit du moment, parce que moment, traite le bonheur en rationaliste et le détruit. D'ailleurs ce « Carpe diem » est la religion de l'homme le plus malheureux. On ne peut jouir de rien, ni de la nature, ...sans une conception juste de ce qu'est le bonheur dans une âme. Si nous voulons vraiment jouir de quelque chose, il est nécessaire de croire à une sorte de joie éternelle... ».

Mais qu'est une affirmation de philosophe, en regard d'une attestation d'homme, qui au poids de la réflexion ajoute la garantie et le sceau de la souffrance. Aussi, nous ne saurions, en conclusion de débat, présenter de meilleur et de plus décisif témoignage à l'appui de notre thèse sur la distinction de nature entre la jouissance et la joie, qu'en citant une

lettre qu'un ouvrier anonyme de Villeurbanne adressait aux lecteurs de *Temps Présent* le 28 avril 1939. Elle apporte, de façon décisive, la solution du problème posé. Certes, l'auteur sait par expérience que l'âme a besoin, pour s'éveiller à elle-même, d'un minimum de bien-être matériel, mais il souligne fortement et judicieusement que cette euphorie corporelle, souvent condition de la joie, n'en est ni la racine, ni la cause, qui doivent au contraire toujours se chercher exclusivement dans la foi agissante aux valeurs supérieures de la vie. « La joie, écrit-il, comme la tristesse est contagieuse ; j'ai eu parfois sur le lieu du travail des moments de tristesse ; avec le temps, j'ai eu conscience que je provoquais une tristesse collective. Maintenant, le Christ ouvrier me donne souvent l'occasion de provoquer des joies collectives. La joie au travail, c'est surtout, à mon avis, (mais peut-être je m'abuse), une question de vie intérieure. Le bonheur est d'ordre spirituel. La joie au travail, c'est du bonheur qui s'ajoute au travail bien fait. Car on peut être triste en faisant un joli travail, qui demande beaucoup d'habileté professionnelle... Parce que... j'ai la paix du Christ dans le cœur, je crois à la joie du travail. Pauvres ouvriers, mes frères, je les connais bien et je les plains : ils ne sont pas heureux ; ils n'ont pas les motifs ni les moyens de l'être... ; ils ne sont pas chrétiens... » « Et très souvent, ils ne sont pas même hommes », aurait-il pu préciser pour être complet.



Mais si, d'une part, faute de bonheur, les hommes manquent leur vie, et si, d'autre part, les multitudes n'accèdent ordinairement à lui que dans le sillage de leurs élites, on mesure par là l'intensité et la qualité de la joie que celles-ci doivent acquérir pour ne pas se montrer inférieures à leur mission. Elles ne peuvent, en effet, se prétendre formées et formatrices, « cultivées », et « cultivantes » que lorsqu'elles choisissent de précéder et d'entraîner sur les crêtes du vrai bonheur les masses toujours un peu inertes, et parfois même récalcitrantes. C'est cette obligation que dans son livre « La

Vie Recluse en Poésie », Patrice de la Tour du Pin leur rappelle en ces lignes ; « ...Etes-vous souverain ? Il faut donner la joie à ceux qui en ont besoin ; vous-même, qui vivez d'elle, en avez perpétuellement besoin ; entrez dans ceux qui n'ont pas soif pour leur donner la soif, dans ceux qui ont soif pour la leur donner encore, dans ceux qui se croient désaltérés pour la leur rendre, car ce n'est pas vous qui dispensez la Joie, mais c'est bien vous, à cause d'elle, qui pouvez donner la soif... Vous qui avez quêté la joie, donnez-la et occupez-vous seulement d'en donner davantage ; car elle ne vous appartient pas, elle n'est pas votre création, vous ne sauriez l'épuiser ; auparavant, vous épuiserez votre langage et vos forces ; répandez-la, mais quêtez-la toujours dans l'âme des autres ; car vous n'êtes pas les maîtres du concert et celui que vous considérerez comme le plus pauvre aura peut-être un sens de la joie beaucoup plus profond que le vôtre ; et s'il est une chose que vous pouvez conseiller en toute certitude, c'est justement ce don ; car il aide tant à remonter des heures les plus désespérées ».

Tout est donc simple ici-bas, puisque tout revient, tant pour les chefs que pour les peuples, à obéir au précepte paulinien : « Réjouissez-vous dans le Seigneur toujours ; je vous le répète, réjouissez-vous ».

Gardons-nous pourtant, cette fois, de notre coutumière hypocrisie, qui nous incite à cacher, sous les plus somptueuses étiquettes, les marchandises frelatées ou même avariées. Aussi, pour échapper aux pièges de toutes sortes que nous tend la mauvaise nature, replaçons sans tarder la parole de l'Apôtre, non seulement dans le contexte de ses Epîtres, mais encore et surtout dans la trame de l'Evangile.

« Malheur à vous, riches,... ; à vous qui êtes rassasiés... ; à vous qui riez... ».

« Heureux vous qui êtes pauvres... ; vous qui avez faim... ; vous qui pleurez...

« Heureux serez-vous lorsque les hommes vous haïront, vous repousseront de leur société, vous chargeront d'opprobres et rejetteront votre nom comme infâme à cause du Fils de

l'homme ! Réjouissez-vous en ce jour-là, et tressaillez de joie, car votre récompense est grande dans le ciel... ».

Voilà comment tous les milieux sociaux se trouvent, selon leurs lumières diverses et leurs talents respectifs, brutalement placés devant leurs responsabilités, et mis en demeure, soit de périr de tristesse, en se repaissant de jouissance, soit de se fiancer à la joie, en renonçant en esprit au plaisir, quitte, lorsqu'il n'est pas de soi malhonnête, à ne l'éliminer en pratique que progressivement, suivant les règles d'une ascèse prudente, et toujours loyale.

Dans une chronique littéraire qu'il donnait le 28 mai 1938 à la *Vie Intellectuelle* sur le roman posthume de Marguerite Audoux : « Douce Lumière », Jacques Madaule notait que « les hommes n'ont pas le courage d'être heureux et... ne veulent pas être consolés ». Cette remarque désabusée a du moins le mérite de tracer en négatif aux chefs dignes de ce nom, leur devoir.

Les foules ne désirent nullement, en effet, que leurs dirigeants s'instituent pour elles professeurs de raffinement et de divertissement, après en avoir été les inventeurs et les bénéficiaires. Elles savent bien que le luxe, le confort et l'élégance ne les guériront jamais de leur insondable dégoût, et que ceux qui les invitent à s'engager dans cette voie de perdition sont des tentateurs et des corrupteurs qu'on doit bannir de la cité. Au fond, ce qu'elles attendent d'eux, même quand elles paraissent ignorer qu'elles ont une requête à présenter, c'est qu'ils trouvent dans leur foi à l'Invisible, suffisamment d'énergie pour oser s'établir serviteurs de leurs frères, en se faisant les créateurs et les dispensateurs de la joie véritable, celle que le monde ne peut donner, ni ôter...

Après la guerre, de nouvelles élites surgiront, issues des plus célèbres lignées ou de quelques souches obscures. Souhaitons qu'on puisse les nommer aristocraties, sans risquer de profaner ce beau mot, et qu'elles aient l'unique et noble ambition de développer en elles et en autrui ce qu'il y a de meilleur, ne se permettant jamais d'utiliser le reste que comme un instrument ou comme un symbole du Bien et de

'Amour. Vivant de vérité, elles découvriront ainsi le bonheur et le diffuseront au rythme et au souffle même de leur res-piration.

Alors seulement, on sera heureux sur terre, puisque du haut en bas de l'échelle sociale on refusera de puiser la joie ailleurs que dans la certitude que Dieu nous aime et qu'avec sa grâce nous pouvons l'aimer et nous aimer tous en Lui.

Alors seulement aussi, sans tricherie ni mensonge, on pourra parler de « Culture ».

Robert HAMEL.

PRIÈRE POUR L'ANNÉE QUI VIENT[1]

Veni Creator Spiritus !
Venez Esprit Créateur !

Nous avons besoin de vous ce soir, besoin de votre lumière, besoin de votre force.

Nous voudrions que vous passiez cette heure de prière avec nous, que vous soyiez notre esprit, l'âme de ce Corps mystique que nous formons ensemble.

Nous avons besoin de nous retremper dans votre création, de nous arrêter un instant pour chercher à comprendre.

Nous sommes tellement bouleversés par l'imprévu de vos décisions, l'incohérence apparente de vos voies.

Comme des excursionnistes qui grimpaient tranquillement, en admirant le paysage, en riant des rires qui sonnaient clair et mat sur les parois de neige.

La corde a cassé. L'avalanche est venue. Nous avons été dispersés, coupés les uns des autres. Quelques-uns ont disparu. D'autres sont en bas, vivants encore, dans le précipice.

En nous appelant les uns les autres, nous nous sommes retrouvés ici, un bon groupe.

Avec un vieux guide très sûr, qui en a vu d'autres, et qui connaît bien la montagne, sa montagne.

Esprit-Saint, éclairez pour nous la route, réchauffez-nous de votre souffle réconfortant.

Esprit Créateur, donnez-nous de comprendre vos voies,

---

(1) (Donnée en l'église St-Louis de Vichy, dans la nuit du 31 décembre 1940 au 1er janvier 1941).

haussez-nous jusqu'à la hauteur de votre œuvre créatrice.

Que nous comprenions un instant vos desseins, vos plans, que nous prenions conscience de la continuité de votre labeur.

Que davantage nous soyons associés à votre travail, davantage confiants en vos desseins, davantage soumis à vos vues.

Comme l'outil bien en mains qui suit les moindres inflexions des doigts de l'ouvrier,

Et qui collabore et qui crée avec lui, et qui façonne avec lui le chef-d'œuvre.

Esprit-Saint, Esprit Créateur, restez avec nous.



Nous avons voulu cette prière nocturne avec vous.

Il nous semble que l'on prie mieux ainsi, le soir, dans le silence.

Quand toutes nos agitations du jour sont apaisées, notre bruit, notre affairement ridicule, nos amas de petits soucis.

Nous sommes las de cette activité. Sortis du tourbillon nous la savons stérile, nous n'y croyons plus.

Nous la déposons ce soir comme un fardeau devant vous, un fardeau que nous reprendrons au jour, demain matin, pour recommencer encore.

Puisque c'est votre volonté que chaque jour nous arrimions le sac sur le dos d'un bon coup de reins, pour continuer la route.

Ce soir, arrêtons-nous, Seigneur, et parlez-nous.

Il fait bon près de vous, dans votre église ténébreuse.

Les voûtes montent au-dessus de nous et se perdent là-haut comme deux grands bras tendus, comme deux mains jointes.

Dehors, c'est encore l'agitation, l'évasion de ceux qui tourbillonnent encore auprès des cinémas, des cafés, des attirances lumineuses.

On ne peut vous trouver que très haut, dans les étoiles au piqué clair et net, dans ce bleu très foncé, ce bleu de velours très pur qui nous domine.

Mais ici vous êtes présent, familial, intime. On n'ose pas parler de peur de vous gêner. Pour un peu l'on entendrait votre silence.

Comme autour de la table, le soir, toute la famille se serre, les uns dans leur journal, les autres dans leurs livres, maman tricotant son ouvrage.

Comme en leurs solitudes douces et sanglotantes à la fois, Chopin, Franck, Debussy ont chanté leurs nocturnes.

Seigneur, demeurez avec nous !

***

Nous vous prions, Seigneur, avec toute la misère du monde.

Avec ceux qui ont froid dans leurs taudis, serrés les uns contre les autres pour faire bloc contre la bise, et pour oublier la faim tenaillante.

Avec ceux qui dans leurs baraques de Silésie ou de Hanovre ne peuvent pas dormir ce soir, tant ils sont lourds de solitude.

Ils écoutent les pas de la sentinelle dehors, les rauques passages de consignes avec le cliquetis du maniement d'armes.

Ils sont assis, songeurs, sur le rebord de leur couchette en bois. Ils nous voient. Ils nous écoutent. Ils nous aiment.

Et beaucoup prient ce soir avec nous.

Avec les exilés, les transplantés qu'un wagon à bestiaux cahotant a saisi tout d'un coup hors de leurs paysages familiers, comme le poisson arraché soudain de sa mer, de ses rocs et de ses algues.

Et qui sont encore tout pantelants du cataclysme, étonnés de vivre encore, regardant avec des yeux vagues cet univers étranger qui vit autour d'eux.

Et peu à peu s'approfondit leur nostalgie.

Avec ceux qui vivent là-bas en des caves blanches de salpêtre, et qui tremblent à l'appel de la sirène : « Sera-ce notre tour cette nuit ? »

Avec les familles que vous êtes venu déchirer, Seigneur.

le père d'avec sa bru, le frère d'avec son frère, l'enfant parti très loin, très loin, et qui ne reconnaîtra plus sa mère.

Avec les hommes d'Etat dans le silence de leurs bureaux, relisant leurs papiers, réagissant à leurs téléphones, ruminant leurs décisions lourdes de responsabilités.

Avec le grand Maréchal qui sait tant de choses, et qui en a vu tant et tant, et qui détaille au jour le jour le douloureux don de sa personne, comme des gouttes de sang qui marqueraient le chemin.

Avec tous les sanglots du monde, avec les insomnies des blessés et des malades, avec les râles des agonisants.

Avec la rudesse mâle des garçons du Chantier de travail, avec la chanson virile des Camps de jeunesse.

Avec la prière lente et monotone des chapelets égrenés par les doigts amaigris de nos grand'mères.

Avec le Pape de Rome, tout seul dans son cabinet de travail, à genoux sur son prie-Dieu, et qui présente au Christ l'anxiété frémissante de tout l'univers catholique.

Avec les moines nos frères qui debout dans le chœur, psalmodient dans la nuit la prière éternelle de votre Eglise.

Seigneur, avec tous ceux-là, du fond du cœur nous vous supplions.

Nous savons bien, Seigneur, que nous sommes coupables.

Nous n'aimons pas le dire, ni l'avouer, parce que nos orgueils sont encore raides, parce que nous avons la manie d'avoir raison.

Et nous cherchons des prétextes pour refuser l'agenouillement, pour éluder la pénitence.

Nous nous évadons encore, sous couleur de ne décourager personne, de maintenir l'optimisme, de tendre, comme l'on dit, les énergies et les forces constructrices.

Nous prenons des airs assurés comme si nous dominions les événements, comme si nos arrêtés et nos projets de loi allaient tout remettre en place.

Comme si d'une chiquenaude vous n'étiez pas capable de tout jeter à bas, de renverser à nouveau, d'un souffle, nos châteaux de cartes.

Seigneur, ce soir nous ne venons pas vous jouer la comédie de l'assurance, nous ne sommes plus des personnages de farce et de guignol.

Nous vous apportons nos cœurs à nu, nos douleurs intimes, nos impuissances avouées, nos orgueils foulés aux pieds.

Seigneur, nous ne sommes pas dignes que vous nous secouriez, mais dites seulement une parole...

Seigneur, nous vous demandons pardon de nos péchés.

Miserere mei, Deus.

Seigneur, ayez pitié de nous !

***

Quand vous êtes resté tout seul, ô Jésus-Christ, sur le Calvaire,

Immobile, bras étendus.

Quand tout le flot du peuple eût regagné Jérusalem et les cénacles pour y préparer la Pâque,

Quand les Princes des Prêtres réunirent encore une fois leur conseil,

Quand les Apôtres meurtris eurent rallié les fuyards, rassemblé les timides,

Quand les disciples déçus s'en furent allés sur les routes, emportant leurs espoirs en morceaux.

Une lumière resta, petite, mais calme, faible, mais persévérante.

Une lumière qui donnait tout son sens au sacrifice de votre Croix et qui ralliait avec vous la continuité des siècles.

Espérance d'un cœur de Mère, douloureux, mais toujours croyant.

Sourire esquissé qui perçait quand même à travers les larmes de la Vierge.

Foi vivante en l'éternité de votre rédemption.

Seigneur, nous avons besoin d'un cœur maternel où nous réchauffer, d'une affection où nous blottir, d''une espérance où nous réfugier près de vous.

Nous voici devant l'année qui vient comme devant un vide béant, un trou sombre.

Nous sommes bien obligés d'avouer que tous nos pronostics sont impuissants, nos calculs trompeurs comme des courbes savantes et vaines d'économistes.

Il faut bien dire que nous ne savons rien, que nous avançons à tâtons sur la route, que nous marchons à tout petits pas de crainte de tomber.

Seigneur, prenez notre main dans la vôtre, tenez-nous ferme, dirigez sûrement notre démarche.

Donnez-nous cette année notre lumière quotidienne.

Enseignez-nous à vivre au jour le jour, à nous contenter de nos tickets, de nos rations, de nos piètres nouvelles, de notre soleil à la petite journée.

Sans nous préoccuper de ce que sera demain, tempête ou printemps, temblement ou joie folle.

L'année sera belle, puisque vous la ferez, puisqu'elle continuera la symphonie grandiose de votre création.

Puisque vous dirigerez toujours son rythme et ses accords, comme un chef d'orchestre qui déchaînerait les cuivres, calmerait les archets, apaiserait les violoncelles, ferait pleurer les sanglots longs des violons et l'écoulement cristallin des harpes.

Continuez, Seigneur, de nous saisir tout entiers, de nous dominer de vos commandements, de nous protéger de votre tendresse.

Nous n'avons pas besoin de connaître l'avenir pour croire qu'en vous il déroulera ses magnificences.

Nous n'avons pas besoin de connaître le printemps pour lancer à pleines mains nos semailles d'automne.

Nous n'avons pas besoin de connaître votre gloire pour garder au fond du cœur notre foi en la résurrection.

Continuez de nous bander les yeux, Seigneur, pour davantage lier notre démarche à la vôtre.

Nous vous bénissons pour avoir renversé nos calculs, bouleversé nos mesquineries, agenouillé nos orgueils.

Nous vous bénissons pour les meurtrissures de nos corps et de nos cœurs qui nous conforment davantage à vos plaies.

Nous vous bénissons pour l'orage où nous avons été forcés de reconnaître votre voix.

Nous vous bénissons pour le souffle vivifiant dont vous avez balayé nos sécurités, secoué nos poussières, assaini au grand large nos senteurs de renfermé et de moisi.

Nous vous bénissons pour ce risque que vous êtes venu insérer au cœur de nos vies et dont nous avions désappris la savoureuse acidité.

Nous vous bénissons pour l'insouciance dont vous avez rajeuni nos existences, et pour nous avoir refaits petits enfants malgré nous.

Nous vous bénissons pour la nouvelle naissance que vous nous offrez, et pour cette possibilité splendide de recommencements.

Nous vous bénissons pour la douleur des mères et pour la peine des fils, et pour cet enfantement geignant d'un monde neuf et vierge.

Nous vous bénissons pour cet élan dont nous projetons en vous nos vies et tout ce qu'elles ont et tout ce qu'elles sont.

Nous vous bénissons pour la moisson qui vient, pour la fleur qui s'entr'ouvre, pour le nouveau-né qui sourit, pour le garçon qui chante, pour l'homme qui travaille et bâtit.

Nous vous bénissons pour l'avenir dont nous ne savons rien, mais dont il nous suffit de savoir qu'il sera vôtre.

Te Deum laudamus.

Seigneur, nous vous bénissons !

Victor Dillard.

REVUE DES LIVRES

S. E. Mgr. Chollet : Lettres Pastorales : *Travail, Famille, Patrie.* — Editions Pays de France, Maison Saint-Bernard, Issoudun. — 1940, in-12, 48 p. — 6 fr.

Dans la brochure dense que Mgr l'Archevêque de Cambrai consacre à la trilogie : Travail, Famille, Patrie, le lecteur trouvera, sous une forme remarquablement neuve et vivante, la substance de la doctrine catholique touchant le problème fondamental des principes de l'Etat nouveau. Avec l'autorité du Docteur et la sagesse du Pasteur, l'auteur montre comment les données mêmes du Droit naturel et de la Révélation se rejoignent et se complètent pour éclairer et fortifier chacune des trois idées maîtresses. Et nul ne niera que Mgr Chollet ait su revêtir ce solide enseignement d'un style aux colorations chatoyantes et inédites ; ni que la brochure dépasse beaucoup ce que lui-même nous annonce modestement dans sa préface comme un simple essai d'explication de leur contenu chrétien.

Gustave Desbuquois.

Verbum Salutis. — Saint Paul, *Epître aux Romains.* Traduction et commentaire par le P. Joseph Huby. — Paris, Beauchesne, in-12 de 520 pages.

Le P. J. Huby qui avait précédemment, dans la même collection, traduit et commenté les *Epîtres de la Captivité*, nous apporte, par le présent commentaire sur l'*Epître aux Romains*, une contribution capitale à l'exégèse de saint Paul. On sait quelle maîtrise le P. Huby possède de toute la littérature savante consacrée au Nouveau Testament. On peut dire que ce nouveau commentaire rend compte, en les dominant, de tous les travaux de ses devanciers. Cette information très vaste, laisse au P. Huby toute sa liberté d'esprit pour apporter aux problèmes une solution personnelle, prudente mais neuve souvent. Ce par quoi cet ouvrage se distingue, me semble-t-il, des précédents volumes de la collection *Verbum Salutis,* c'est l'ampleur de l'horizon humain et divin dans lequel il évolue, confrontant les paroles souvent énigmatiques de saint Paul, les éclairs jaillis de sa contemplation, avec ce que les plus grands témoins du tragique humain nous ont exprimé de leur exploration du monde et de Dieu. Par là cet ouvrage d'une science historique et philosophique de première main, prend une portée bien plus vaste

que le commun des livres d'école. Saint Paul, qui aborde en parlant aux Romains les questions fondamentales du paganisme et de ses perversions, de la foi chrétienne, de la grâce, du baptême, de la justification, prêtait évidemment à ce que Bossuet eût appelé d'admirables « théologies ». Le P. J. Huby en a traîté avec une pénétration et une sensibilité d'intelligence qui rappellent le R. P. de Grandmaison.

Ce beau livre, qui sera suivi d'autres, trouve sa place parmi les quelques livres nécessaires au chrétien avide de faire honneur à sa foi, devant les païens eux-mêmes.

Paul DONCŒUR.

Joseph LACROIX, S. J. — **Le carnet de ma vie chrétienne.** — Ed. Alsatia, 3, place Antonin-Poncet, Lyon, 1940, in-16 carré de 210 p. — Prix : 16 fr.

Ni livre, ni brochure, mais carnet que l'on peut facilement glisser dans une poche ou dans un petit sac, tel est bien, répondant à son titre, le portatif volume du P. Lacroix ; jeunes gens ou jeunes filles y trouveront également une nourriture solide et assimilable, découpée en brefs chapitres appétissants.

Pour que ces jeunes approfondissent leur Christianisme, le P. Lacroix va leur faire vivre en plénitude ces « gestes » chrétiens que sont les Sacrements : il les leur présente, c'est là son originalité, non pas en ordre dispersé mais progressif ; ainsi apparaissent-ils comme les divers moments de la croissance du Christ dans une âme.

Ce même souci de ce qui est vital fait que l'auteur envisage chacun des Sacrements sous tous ces aspects : liturgique, dogmatique, spirituel et, parfois même, apologétique ; son livre y gagne de n'être pas étriqué mais de se présenter comme une petite somme organique, fortement centrée sur le Christ.

Que l'on ne s'y méprenne pas, cependant : ce « carnet », où affleure souvent la théologie, ne conviendrait pas à une première initiation ; un militant qui a déjà goûté de quelques récollections, un grand collégien qui commence de mordre à une instruction religieuse vivifiante, profiteront mieux de cette nourriture substantielle.

Qui sait même si ce « carnet », d'abord destiné aux jeunes, ne retiendra pas la main adulte qui l'aura, par hasard, ouvert, et qui continuera, par choix, de le feuilleter.

Jean DU ROSTU.

Gustave THIBON. — **Diagnostics.** Essai de Physiologie sociale. Préface de Gabriel Marcel. Collection « Civilisation ». Librairie de Médicis. Paris, 1940. In-12, 172 pages.

« 11 avril 1940 », telle est la date que porte l'achevé d'imprimer de ce petit livre où une quinzaine de courts essais inédits, croyons-nous, suivent un article sur « l'esprit d'économie » publié en 1937. La

plupart de ces essais ont sans doute été écrits entre ces deux dates, quelques-uns même peut-être pendant la guerre. Car on lit, page 112 : « Ne nous faisons pas d'illusions cependant. La paix sera plus dure à construire que la guerre à gagner... Le pire danger commencera peut-être le jour de la victoire. » M. Thibon partageait donc l'illusion commune au sujet de notre relative puissance militaire. On n'en admirera que davantage la clairvoyance de ces « diagnostics » qui signalaient néanmoins avec précision les maladies de notre organisme social, que le désastre survenu allait rendre évidents à tous et que la « révolution nationale » cherche depuis à guérir. Assurément, tout n'est pas dit sur un pareil sujet en ces quelques pages, et les aphorismes de frappe nietzschéenne où M. Thibon ramasse volontiers les oppositions dont il veut mettre en lumière le heurt, laissent parfois souhaiter plus de nuances. Tel quel néanmoins, cet essai ne pourra que provoquer les plus utiles et les plus salutaires réflexions.

Dans une courte préface, M. G. Marcel nous présente M. Thibon comme « un paysan qui, Dieu merci, est resté paysan » tout en devenant philosophe, mystique, écrivain... N'est-ce pas une raison de plus pour que cet essai de physiologie sociale trouve aujourd'hui une audience étendue ?

Gaston Fessard.

A. Desqueyrat. — **Le Gouvernement de l'Etat Français** : Textes, Documents, Commentaires. Ed. Pays de France, Maison Saint-Bernard, à Issoudun, 1940, 96 pages. — 10 fr.

Les documents officiels qui, durant les derniers jours de la République parlementaire, préparèrent la disparition de celle-ci, puis les documents, décrets et lois constitutionnels de l'Etat Français qui lui succédèrent, sont reproduits et constituent un petit Manuel de Droit Constitutionnel, précieux en un moment où, du fait de la « Révolution Nationale » qui vient de s'accomplir, les précédents traités sont périmés. Avec logique, les actes constitutionnels ont été rapprochés et groupés, puis les actes organiques du nouveau Gouvernement, enfin ceux intéressant les divers ministères et secrétariats d'Etat. Un dernier chapitre est consacré à la Cour de Justice. Des commentaires concis mais fort précis les accompagnent, expliquant les points particulièrement délicats, soulignant d'un mot les innovations et leur portée, exposant les interprétations contreversées et en indiquant brièvement la solution possible. L'auteur montre, par exemple, comment la Constitution de 1940 est « constitutionnelle », c'est-à-dire élaborée suivant la procédure de révision qu'avait prévue la Constitution de 1875. Aucune procédure de ce genre n'a encore été prévue, dans les textes actuellement en vigueur. Aussi souhaite-t-il, que bientôt soit comblée cette lacune qui pourrait être l'occasion d'aventures. Sans doute, c'est là la difficulté de tout ce qui s'écrit actuellement en matière de droit. La

législation est en telle élaboration que les livres traitant de cette matière risquent de vieillir rapidement. De celui-ci les grandes lignes resteront actuelles.

Georges ROBINOT MARCY.

La Morale et les Affaires. — Semaine Sociale de Beyrouth. — Beyrouth. Imprimerie Catholique 1940. — Brochure in-12, 86 pages.

Très louable, pour sa prévoyante hardiesse, que cette tenue à Beyrouth, en avril 1940, pendant notre guerre, d'une première Semaine Sociale, sur le modèle, amicalement souligné, des Semaines françaises, celle de Mulhouse, en particulier, dont on a adopté le thème général. La brochure que voici reproduit les six conférences données par des professeurs, excellents connaisseurs à la fois des choses d'Occident et de chez eux.

Pays au sol ingrat, invitant à l'émigration, soit des campagnes à la ville, soit à l'étranger ; encore au stade artisanal, plutôt arriéré, mais déjà entamé par l'industrie équipée à la moderne ; surtout carrefour de grandes routes commerciales qui le prédestinent depuis toujours au négoce et au trafic, le Liban, avec la Syrie voisine, voit se poser pour lui les mêmes problèmes que jadis chez nous. Il s'agit donc de préparer les esprits à une évolution fatale, que hâtera l'après-guerre. C'est à quoi ont visé les leçons de la Semaine. Le lecteur français y trouvera pour son compte des renseignements curieux et instructifs sur le milieu libano-syrien ; le marchandage oriental, les relations de change spéculatif entre la livre turque-or et la livre libano-syrienne papier, le fonctionnariat local, etc... Excellent démarrage.

Louis BARDR.

Henri POURRAT. — **Le Paysan français.** — Ed. Sorlot, in-12, 30 pages, 2 fr. 50.

« Je voudrais faire sentir pourquoi, en ces jours de la France nouvelle, le paysan prend tant d'importance. C'est parce qu'il n'y a qu'un peuple de la jeunesse, et c'est le peuple des champs... En lui circule une jeunesse de sève, essentielle, foncière... » De là son importance première. Elle est bien plus qu'une affaire d'économie politique, de production, d'épargne, de stabilité... Bien plus aussi qu'une affaire de forces sociales ou morales, de fortes vertus... C'est affaire de vie.

Le discours ou le poème (comme on voudra, c'est du Ronsard et du Péguy, c'est du meilleur Henri Pourrat) est une évocation vivante de la paysannerie qui a fait, qui règlera toujours la France. Mais c'est ici que nous laisse H. Pourrat. Suffira-t-il de la peindre, de l'aimer ? Je voudrais maintenant que prennent la parole ceux et celles que je connais, qui, dépassant la plus belle littérature, se sont faits honnêtement, simplement, paysans.

Paul DONCŒUR.

Jean GAZAVE. — **Romain Alpuech,** roman. Lyon, Lardanchet, 1941. In-16, 238 pages. Prix : 25 francs.

Voici un roman sur l'homme de la terre auquel on ne pourra adresser le reproche si souvent fait à toute une pseudo-littérature paysanne, de nous donner un aperçu trop idéalisé de la campagne et de ses habitants. Nous le jugerions plutôt trop réaliste et presque amer si nous ne craignions de renouveler l'erreur de ceux qui jadis blâmèrent Péguy de nous avoir dépeint sous un jour trop noir, dans *Jean Coste*, la misère des instituteurs pauvres. La vérité n'est point toujours conforme à nos rêves, et pour cela sans doute faut-il savoir gré à Jean Gazave d'être demeuré courageusement fidèle à l'effrayante réalité de son personnage.

Romain Alpuech, ce paysan à l'enfance douloureuse, aigri de plus en plus par les déceptions de la vie et la méchanceté de ses semblables, ce maître dur mais droit qui a su reconquérir son domaine dilapidé et le garder farouchement contre la cupidité de profiteurs sans âme ni scrupule, cet homme qui tue enfin, ne voyant plus d'autre issue à sa détresse, plus d'autre moyen de faire triompher *sa* justice et *sa* foi, Romain Alpuech est plus qu'un personnage réel et vivant, il est encore un symbole, celui de ce monde jalousement fermé, fait d'un mélange de vertus antiques et de violence qui, conscient de son droit, s'érige, par delà les lois humaines, en juge d'une société dégénérée qui cherche à l'exclure et finalement le condamne. Tout atroce qu'il paraisse par moments, il n'en prêche pas moins la fidélité et la grandeur. Il incarne la protestation d'une vertu à l'intransigeance presque barbare contre la veulerie, la mesquinerie et l'universelle perfidie des hommes.

Ecrit d'un style sobre, sans recherche, soigné pourtant jusqu'en ses détails, ce grand livre nous fait plus vivement regretter la disparition soudaine de ce talent plein de promesses, auquel nous devions déjà un très bel ouvrage : *La Terre ne meurt pas,* digne d'être recommandé, lui aussi, à l'attention du lecteur.

Louis BARJON.

Antoine REDIER. — **Les Cadets de Saumur.** — Emmanuel Vitte, 1940, in-8, 224 pages, 20 fr.

On se souviendra, la vie durant, des journées apocalyptiques du mois de juin 1940. Ces foules, hallucinées, déferlant sur les routes, obstruant les ponts, encombrant les rues et les places des villages ; ces autos surchargées de matelas, de linge, d'ustensiles de cuisine, au milieu desquels, hommes, femmes et enfants se faisaient tant bien que mal une place ; dans le ciel le vrombissement des avions qui précipitaient la fuite des foules hagardes. Et, pire que tout, ces soldats débandés qui s'en allaient seuls ou par petits groupes, sales, dépenaillés, l'œil morne. Devant un pareil spectacle, les plus courageux, les plus con-

fiants, laissaient tomber leurs bras de désespoir et murmuraient : Nous ne pouvions pas rouler plus bas ! Mais derrière ce décor lugubre s'accomplissaient des actes d'un prodigieux héroïsme. La radio nous en a fait connaître quelques-uns, et déjà ils commencent à trouver leurs annalistes. Le premier de ceux-ci — on ne s'en étonnera pas — est M. Antoine Redier. Sous le titre : les Cadets de Saumur — qui est pour lui et pour nous une réminiscence, des Cadets de l'Alcazar — il nous conte comment les élèves de l'Ecole militaire de Saumur défendirent le passage de la Loire les 19, 20 et 21 juin. Ces élèves n'étaient point les brillants jeunes officiers qui, en temps de paix, frais émoulus de Saint-Cyr, venaient suivre les cours d'application de l'Ecole de Cavalerie. C'étaient de jeunes appelés que l'on préparait par un dressage intensif, à être officiers de réserve. La plupart n'avaient encore qu'une instruction militaire rudimentaire ; ils n'avaient que des armes démodées et étaient une poignée de jeunes hommes, éparse sur un vaste front, mais ils étaient commandés par des officiers d'élite, à la tête desquels il faut nommer le Colonel Michon aujourd'hui décédé — et ils avaient juré de sauver l'honneur du drapeau : pendant trois jours ils continrent la ruée impétueuse de l'immense armée ennemie. M. Redier s'attache moins à décrire l'action un peu décousue de ces trois journées qu'à faire valoir les âmes. Elles sont à la hauteur de ce que l'histoire nous a présenté de plus beau. La vraie tradition française persiste, donc l'âme française n'est point morte, nous pouvons écarter les lugubres visions de la déroute. Comme disait la Tour du Pin à Albert de Mun, sur le champ de bataille de Metz : « Allons, il y aura encore de beaux jours pour la France ! »

Jean Roche.

LES ÉVÉNEMENTS

1er *Janvier*. — Le 31 décembre, à minuit, le Maréchal Pétain déclare à la France : L'année 1941 doit être celle du relèvement, une année de travail acharné où toutes les ressources seront exploitées pour faire face à la misère, une année de solidarité où tous se groupent en Français solides.

Pour la première fois depuis des années le budget est publié le 1er janvier. Il ne prévoit que les dépenses du premier trimestre. Elles s'élèveront à 24.411 millions pour le budget ordinaire et à 15.291 millions pour le budget extraordinaire. Soit 40 milliards en chiffres ronds. Les dépenses d'occupation continueront de figurer sur le compte spécial du Trésor ouvert par la Loi du 25 août 1940.

M. Jean Masson est nommé directeur de la radiodiffusion nationale française.

2 *Janvier*. — L'ordre des architectes est créé.

Dans le département de la Seine la durée hebdomadaire du travail est fixée à 33 heures.

3 *Janvier*. — M. Baudouin, ministre secrétaire d'Etat à la présidence du Conseil, est démissionnaire.

Dublin est bombardé par des avions de nationalité inconnue.

4 *Janvier*. — M. Portman, professeur agrégé de la Faculté de Bordeaux, est nommé Secrétaire général de l'Information. Ce secrétariat est rattaché au ministère des Affaires Etrangères.

Le journal officiel paraît désormais sous le titre de : « Journal Officiel de l'Etat Français. »

M. J. Chevalier expose à la radio ses idées directrices sur la réforme de l'enseignement : Restaurer l'enseignement classique, humaniser la formation technique, forger des caractères et donner à tous le sens des valeurs spirituelles. Instituer une collaboration entre l'Université, les parents, les mouvements de jeunesse et les professionnels. Faire sa place à l'enseignement libre.

Mort à Paris, à l'âge de 82 ans, de Henri Bergson.

En U. R. S. S. le service actif pour les soldats et sous-officiers de l'armée rouge et de la flotte est porté de 2 à 4 ans.

Après 20 jours de siège, les Anglais occupent Bardia.

7 *Janvier*. — Un décret suspend les sessions du conseil municipal de Paris et du conseil général de la Seine.

M. Terracher, directeur de l'enseignement secondaire, ancien recteur de Strasbourg et directeur de l'instruction publique en Alsace et Lorraine, est nommé Secrétaire général à l'Instruction publique.

L'amiral Leahy, ambassadeur des Etats-Unis, remet au maréchal Pétain ses lettres de créance et un message personnel du président Roosevelt.

Mort de Lord Baden Powell, fondateur du scoutisme.

8 *Janvier.* — Sur la demande du président Roosevelt, le gouvernement britannique permet le passage d'envois de vivres et de vêtements à destination des enfants français.

Une loi rattache le Secrétariat général de la jeunesse au Secrétariat d'Etat à l'Instruction publique.

L'envoi d'un corps expéditionnaire allemand en Italie est rendu officiel.

9 *Janvier.* — Un règlement d'administration publique met au point la réforme du Conseil d'Etat.

10 *Janvier.* — Sur l'initiative de M. P.-E. Flandin, ministre des affaires étrangères, un « Comité économique » est constitué au sein du gouvernement.

Une loi fait bénéficier les familles nombreuses et les réformés de guerre de réductions de tarifs sur les chemins de fer.

Berlin et Moscou signent quatre accords : un accord économique, qui marque une nouvelle étape dans la réalisation du programme prévu par le traité du 11 février 1940, un accord sur le rapatriement des ressortissants russes et allemands, un accord sur les avoirs allemands en pays baltes, un accord fixant la frontière russo-allemande de Lituanie.

Les Grecs annoncent la prise de Klisura.

Les Anglais investissent Tobrouk.

12 *Janvier.* — Par décret, M. Maurice de Rothschild, sénateur, MM. Pierre Cot, De Kerillis, Jonas, Lapie, députés, sont déclarés déchus de leur mandat parlementaire.

Un accord anglo-américain permet aux Etats-Unis d'établir des bases navales, terrestres et aériennes sur l'Ile de la Trinité.

13 *Janvier.* — En Albanie, le général Ugo Cavallero, chef d'Etat-Major de l'armée italienne, remplace le général Soddu.

14 *Janvier.* — Des éléments thaïlandais qui s'étaient avancés dans la province du Cambdoge sont arrêtés par nos troupes, après combat. Le général Mordant prend le commandement des forces indochinoises en remplacement du général Martin.

Le gérant : Louis Laboureur. IMP. LABOUREUR ET CIE, ISSOUDUN (INDRE)

Les Revues et ouvrages des Editions « Pays de France » sont en vente dans toutes les Librairies Catholiques, et en particulier aux adresses suivantes :

AIN	BOURG	Librairie Jeanne-d'Arc, 20, rue Lalande.
ALLIER	VICHY	Les Beaux Livres, 25, rue Lucas.
—	—	Madame MAYET, 2, rue Maréchal-Foch.
—	—	Librairie J. PELLIER, 6, rue de l'Eglise.
—	—	Librairie THONNERIEUX, 1, avenue Paul Do
HAUTES-ALPES	GAP	Mesdemoiselles DAVIN, 13, rue Carnot.
ALPES-MARITIMES	NICE	Librairie MILET, 10, rue Jacques-Serraire.
—	CANNES	Librairie Catholique,
ARDECHE	ANNONAY	Librairie TERRAT,
AVEYRON	RODEZ	Librairie FAU, 4, boulevard d'Estourmel.
BOUCHES-DU-RHONE	MARSEILLE	Bureau de Presse Catholique, 47, boulevard Peytral.
—	—	Librairie CLAIRIERE, 16, rue Grignan.
CORREZE	BRIVE	Librairie CHASTRUSSE, 7, boulevard de Co
GARD	NIMES	Société Nîmes-Rome, 23, boulevard Courbet
HAUTE-GARONNE	TOULOUSE	Les Beaux Livres, 27, rue de Metz.
INDRE	ISSOUDUN	Librairie GILOT, 7, rue Victor-Hugo.
—	CHATEAUROUX	Librairie MARTIN, 23, avenue de la Gare.
ISERE	GRENOBLE	Librairie Saint-Grégoire, Place Notre-Dame.
—	LA TOUR-DU-PIN	Librairie DEBAUGE, 7, rue d'Italie.
LOIRE	SAINT-ETIENNE	Avenir de la Loire, 4, rue Mi-Carême.
—	—	Presse Catholique, 9, rue du Général-Foy.
—	ROANNE	Librairie du Sacré-Cœur, 34, rue Jean-Jaurè
LOT-ET-GARONNE	AGEN	Librairie du Bien du Peuple, rue Grande-Ho
PUY-DE-DOME	CLERMONT-FERRAND	Librairie Religieuse, 1, place de la Treille.
RHONE	LYON	Librairie du Sacré-Cœur, 6, place Bellecour.
—	—	Librairie VIRICEL et VACHER, 6, avenue Bibliothèque.
—	—	Librairie CROZIER et Cie, 20, rue d'Algérie
—	—	Editions Alsatia, 3, place Antonin-Poncet.
SAVOIE	CHAMBERY	Librairie Catholique, 2, rue Métropole.
HAUTE-SAVOIE	ANNECY	MORIN-CARREZ, 9, rue Sommeiller.
TARN	CASTRES	Librairie St-Jean, M. E. RASTOUL, 16, rue V Hugo.
HAUTE-VIENNE	LIMOGES	Librairie Catholique, 6, rue de La Courtine
—	—	Librairie AMANCE, Place Saint-Pierre.